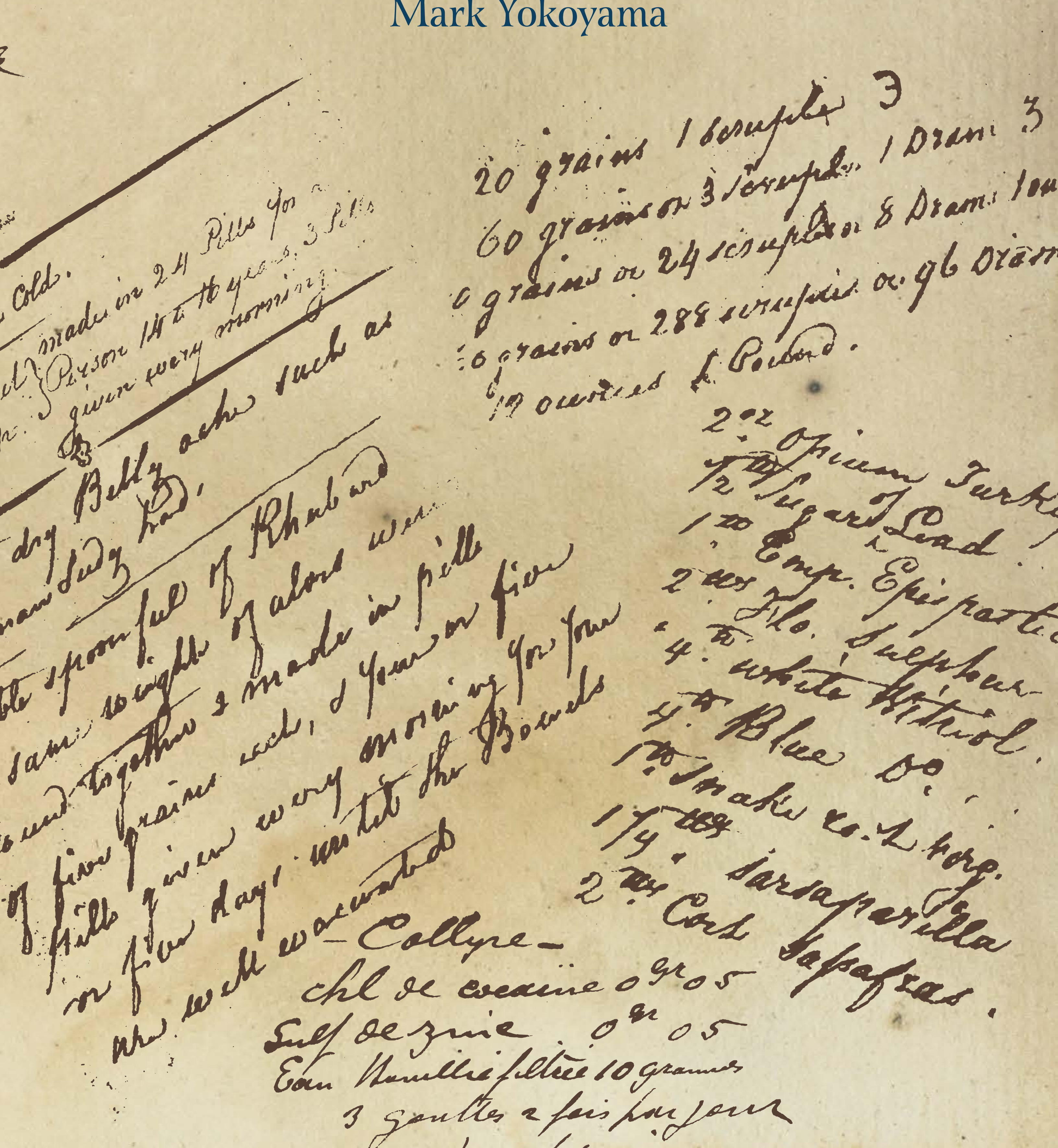
Le Cahier de Remèdes

Mark Yokoyama



Le Cahier de Remèdes

Ce livre est dédié aux guérisseurs de Saint-Martin, connus et inconnus,
de siècle en siècle, à l'hôpital et à la maison.

Édité par Jenn Yerkes

Une fenêtre sur le passé

Le cahier de remèdes est est un petit livre qui date du 19ème siècle. Il a été retrouvé fin 2017 dans les vestiges du musée de Pierre Beauperthuy, dans l'ancienne bâtisse appelée « The Old House ». Laissée à l'abandon pendant plusieurs années après le décès de Pierre, la maison a été lourdement endommagée par l'ouragan Irma.

Battue par les vents et la pluie, laissée à découvert là où le toit avait été déchiré, une grande partie de la collection de Pierre se trouvait encore à l'intérieur de la maison. Heureusement, entre autres objets, le cahier a survécu. En réalité, il a affronté de nombreux ouragans depuis que les premières pages y ont été écrites, il y a quelque 200 ans.

Ce type de cahier historique rassemble des connaissances précieuses pour les foyers. Il s'agit souvent de remèdes et autres informations médicales, mais on peut également y trouver des recettes de cuisine, des guides pratiques, des poids et mesures, des citations et bien d'autres choses encore.

Les journaux d'un genre similaire sont apparus dès l'Antiquité, mais ce type de cahier était très répandu du 17ème au 19ème siècle. En raison de leur intérêt, un grand nombre d'entre eux ont survécu, du moins en comparaison d'autres types de documents. Ils sont étudiés par les historiens et proposent des points de vue uniques sur la médecine, la culture et l'histoire de cette période.

La plupart des études sur ce type de document concernent des cahiers d'Europe et d'Amérique du Nord. Les grandes collections de cahiers contiennent des centaines d'éléments, mais aucun ne provient des Caraïbes. Ce cahier offre une occasion exceptionnelle et passionnante d'étudier de nouvelles données.

Il s'agit également d'un cahier unique à Saint-Martin. La plupart des documents disponibles de cette époque sont des documents officiels et des rapports rédigés au terme d'une courte visite. Ce cahier présente un tout autre type d'informations sur Saint-Martin, consignées par un résident de l'île.

La majeur partie du cahier est utilisée pour noter des traitements médicaux. C'était certainement une ressource précieuse pour les foyers, même pour ceux qui avaient les moyens de faire appel à un médecin, car il fallait pour cela parcourir un long trajet à cheval. En outre, la présence d'un médecin sur l'île n'était même pas garantie, en tout cas pas le genre de médecin européen que l'auteur du cahier pouvait consulter.

Ce cahier sans prétention est un trésor d'informations uniques sur la vie à Saint-Martin au 19ème siècle.

En répertoriant des remèdes, le cahier nous révèle aussi les maux dont souffraient les habitants de Saint-Martin au 19ème siècle. Sur l'île, à l'époque, bien des maladies étaient mortelles. Par rapport à aujourd'hui, la mort était partout. La mortalité infantile était élevée et l'espérance de vie faible.

Les connaissances en matière de médecine étaient alors extrêmement limitées, d'après nos critères actuels. La théorie des germes comme source de maladie – selon laquelle les microbes comme les bactéries et les virus provoquent des maladies infectieuses – n'était pas bien développée ni reconnue au moment où ce cahier a été rédigé. Des scientifiques comme John Snow, Louis Pasteur et Joseph Lister ont commencé à comprendre le rôle des germes et de l'hygiène à la fin du 19ème siècle, mais il a encore fallu du temps pour que leurs idées se généralisent.

Les médicaments à disposition étaient également limités. Les antibiotiques n'ont été largement disponibles qu'à partir de 1940, c'est-à-dire un siècle après la rédaction du cahier. Les pratiques médicales qui y sont présentées sont principalement ancrées dans les traditions européennes. Elles ont plus de points communs avec l'alchimie du Moyen Âge qu'avec la médecine d'aujourd'hui.

Les livres comme ce petit cahier brun permettent de poser un regard unique sur la culture de l'époque, et ce pour plusieurs raisons. Contrairement à la plupart des documents d'alors, ces cahiers étaient souvent écrits par des femmes. On ne connaît pas l'auteur du cahier de Saint-Martin, mais il est possible que ce soit l'un des rares documents de l'époque écrits par une Saint-Martinoise et passés à la postérité.



Ce cahier a été trouvé à « The Old House » dans le Quartier d'Orléans. Appelée autrefois « Spring Plantation », cette maison historique appartient à la famille Beauperthuy depuis les années 1840. Pierre Beauperthuy y avait créé un musée. C'est là que le cahier a été trouvé, mais ses auteurs et propriétaires d'origine sont encore inconnus. (Photo de la Collection Pierre Beauperthuy)

Ces cahiers montrent également les réseaux sociaux et réseaux de connaissances. Celui de Saint-Martin, comme beaucoup d'autres, inclut souvent la source d'information. Pour ce qui est des remèdes, il s'agit souvent du Dr. Allaway. D'autres entrées semblent correspondre à des informations provenant de livres de référence imprimés. Les lieux et les patients étant nommés, nous pouvons indirectement reconstituer une partie de la société locale.

Ce cahier a également été transmis d'une personne à l'autre. La première partie, objet de la présente étude, date probablement du début du 19ème siècle. Les pages suivantes présentent des écritures différentes et passent même de l'anglais au français. On ne connaît pas la relation entre les différents auteurs. Il est très rare qu'un cahier comme celui-ci passe d'une langue à une autre, mais Saint-Martin a toujours été une île très multiculturelle.

Ce cahier est issu d'une période particulièrement importante de l'histoire de Saint-Martin. Les premières pages ont été rédigées pendant l'esclavage, et peut-être à l'époque de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Les pages suivantes, dues à un autre auteur, datent de la période qui a suivi l'abolition dans les deux parties de Saint-Martin, souvent appelée la période traditionnelle.

Ce cahier n'aborde pas directement l'esclavage et ne mentionne qu'une seule fois un homme « appartenant » à un domaine particulier. Il s'agit clairement d'un produit de la classe des esclavagistes. En tant que tel, il ne raconte qu'une petite partie de l'histoire de Saint-Martin à cette époque. Il ne donne pas le point de vue des personnes esclavisées ou des personnes autrefois esclavisées, qui manque cruellement dans les archives historiques de Saint-Martin.

Cependant, au milieu des remèdes consignés, ce cahier contient des indices sur les connaissances des Saint-Martinois d'origine Africaine. Certaines recettes utilisent des plantes locales, reflétant peut-être ainsi les traditions de la médecine des plantes Africaine telle qu'elle était pratiquée dans les Caraïbes. On y trouve peut-être le premier remède enregistré provenant d'un Saint-Martinois d'ascendance Africaine, sans y faire référence.

Chaque page de ce petit cahier comporte son lot de révélations sur la vie à Saint-Martin à des époques fort différentes. C'était un temps où la plupart des habitants de l'île étaient esclavisés, puis finalement libres. Un temps où les médecins ne connaissaient pas les germes et prescrivaient des poisons à leurs patients. Un temps où la place des femmes dans la société était radicalement différente. Un temps où Saint-Martin, lointaine et oubliée, était en marge des empires. Un temps où l'île changeait d'époque, délaissant un passé déshumanisant et traversant de nombreuses épreuves pour se tourner vers un avenir meilleur.

Ouvrons le cahier de remèdes

Ce petit cahier brun a été déformé et endommagé par l’eau. Il est assez petit pour loger dans la poche d’un manteau et compte environ 100 pages. Il contient des connaissances médicales locales du temps jadis. Il a été soigneusement écrit à la main et est encore en grande partie lisible aujourd’hui.

Sur la face intérieure de la couverture se trouve un bref aperçu du système de mesure des apothicaires : 20 grains dans un scrupule, trois scrupules dans un drachme, huit drachmes dans une once. Il est bien pratique car la plupart des quantités dans les recettes de remèdes sont données en grains.

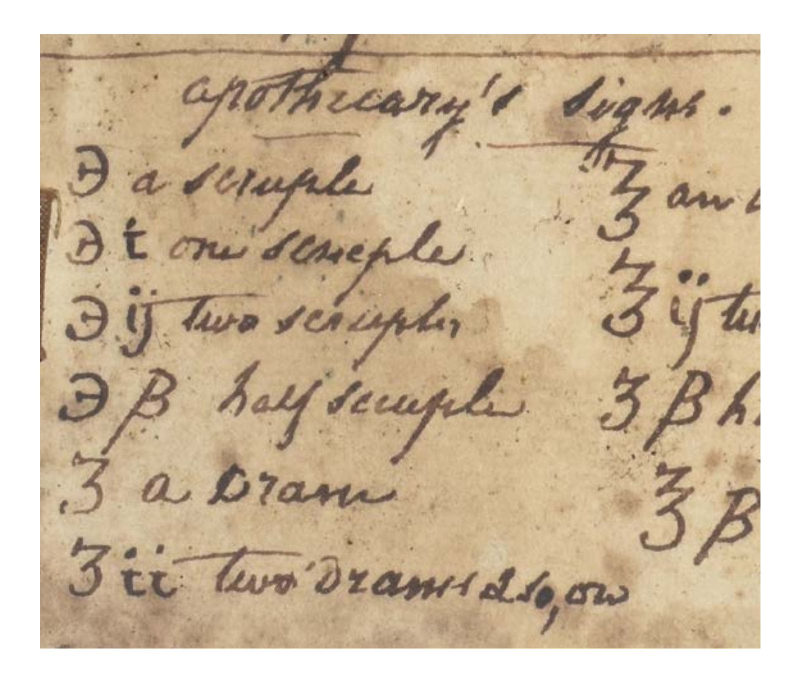
L’un des premiers remèdes du cahier est « pour inflammation dûe au rhume ». Il requiert 30 grains de calomel, un produit chimique contenant du mercure, et 40 grains de jalap, un médicament fabriqué à partir de la racine en poudre d’une plante de la famille des belles-de-jour. Ces deux médicaments étaient assez populaires au 19ème siècle, alors qu’ils ne sont plus utilisés aujourd’hui. Ils devaient se présenter « sous forme de 24 pilules pour une personne de 14 à 16 ans, à raison de trois pilules chaque matin ».

De nombreux médicaments mentionnés dans le cahier sont curieusement spécifiques, comme ce dosage destiné expressément aux personnes âgées de 14 à 16 ans. Le remède suivant est pour « le mal de Ventre sec comme celui de la femme Judy ». Beaucoup des premiers remèdes sont attribués à un certain Dr. Allaway. Certains combinent produits chimiques et préparations à base de plantes.

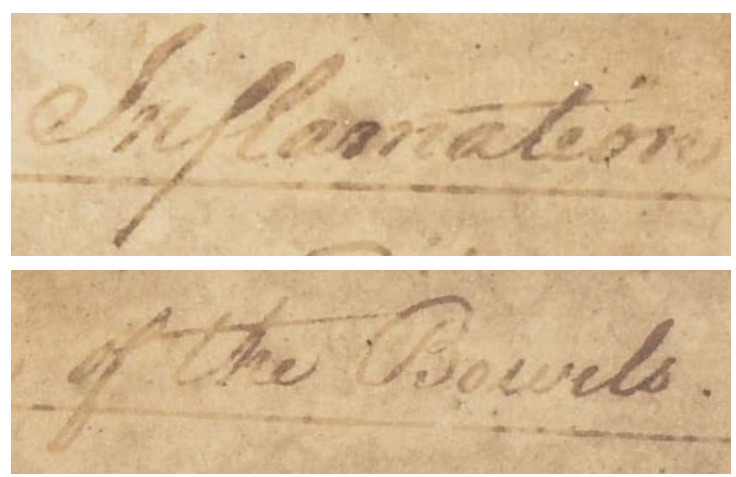
Qu’est-ce que cet étrange cahier ? Qui l’a écrit ? De quand date-t-il ? Il contient une liste de médicaments envoyés à Lucas Percival. Percival est né en 1789 ou 1809 et mort en 1877. Il était membre du conseil de justice local en 1829 et est devenu lieutenant-gouverneur de l’île en 1859. Cet indice, ainsi que d’autres dans le texte, montre que le cahier a probablement été commencé au début du 19ème siècle.

Plus loin dans le cahier, cependant, l’écriture change et la langue passe de l’anglais au français, ce qui suggère que le cahier a été transmis à un ou plusieurs autres auteurs. Les dates mentionnées à la fin du cahier correspondent à la fin du 19ème siècle.

Les remèdes eux-mêmes ne sont pas, pour la plupart, des solutions que l’on pourrait recommander aujourd’hui. Beaucoup d’entre eux contiennent des substances dont on sait maintenant qu’il s’agit de poisons, comme le mercure et le plomb. Ce petit cahier nous offre un aperçu unique des difficultés auxquelles la vie à Saint-Martin exposait par le passé. Il nous parle des maux qui affligeaient les habitants à l’époque. Et il nous dit que les médecins avaient peu à offrir pour les aider. À l’époque, les médicaments étaient préparés à la maison à partir d’ingrédients commandés à New York, et il était sage de noter les préparations au cas où il n’y aurait pas de médecin disponible au moment de la prochaine jaunisse ou fièvre tenace.



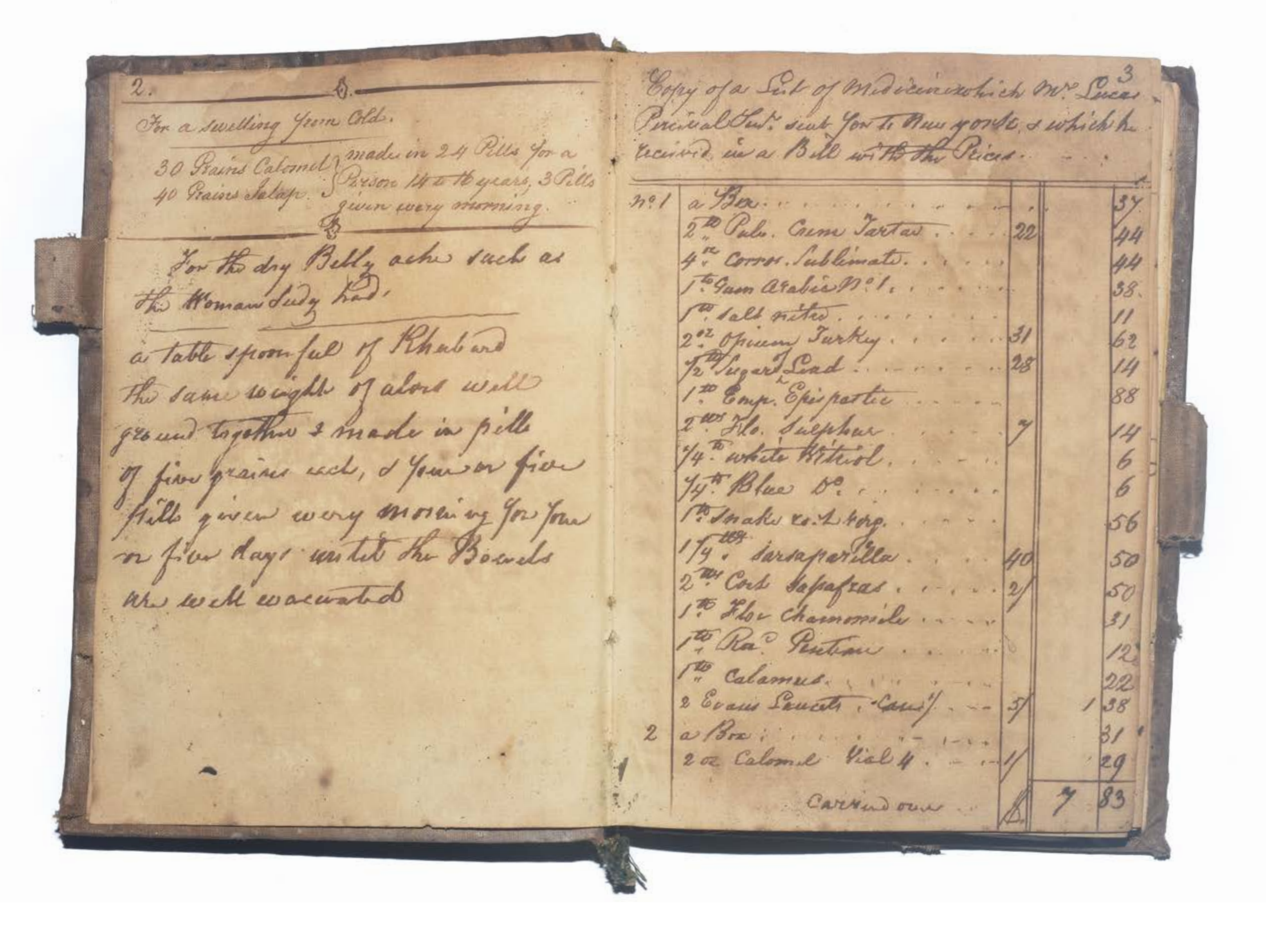
L’explication des symboles utilisés par les apothicaires figure sur la couverture intérieure du cahier. Bien que ces symboles ne soient pas utilisés dans les remèdes consignés, les explications ont pu être utiles lors de la consultation d’autres sources qui les utilisaient.



L’ « inflammation des intestins » est une maladie qui apparaît plusieurs fois dans ce cahier. Elle est désignée sous différents noms et divers remèdes sont présentés. Il n’est guère surprenant d’apprendre que les problèmes gastro-intestinaux étaient courants avant l’apparition de la réfrigération.



➤ Ipomoea purga, une sorte de belle de jour appelée jalap, utilisée pour la préparation du médicament appelé lui aussi jalap. (Illustration par un artiste inconnu, 1890)


2. &

For a swelling Yern Olds.

30 Grains Calomel } made in 24 Pills for a
40 Grains Jalap } Person 14 to 16 years, 3 Pills given every morning

&

For the dry Belly ache such as the Woman Judy had.

a table spoonful of Rhubarb the same weight of aloes well ground together & made in pills of five grains each, & four or five pills given every morning for four or five days untill the Bowels are well evacuated

Copy of a List of Medicines which Mr. Lucas Percival Junr. sent for to New york, & which he received in a Bill with the Prices. 3

No 1	a Box			37
	2 lb Pulv. Creme Tartar	22		44
	4 oz Corros. Sublimate			44
	1 lb Gum Arabic No 1			38
	1 lb Salt nitre			11
	2 oz Opium Turkey	31		62
	½ lb Sugar Lead	28		14
	1 lb Emp. Epispastic			88
	2 lbs Flo. Sulphur	7		14
	¼ lb white Vitriol			6
	¼ lb Blue Do.			6
	1 lb Snake ro. Virg.			56
	1¼ lbs Sarsaparilla	40		50
	2 lbs Cort Sassafras	2/		50
	1 lb Flor Chamomile			31
	1 lb Rad. Gentian			12
	1 lb Calamus			22
	2 Evans Lancets. Case	5/	1	38
2	a Box			31
	2 oz Calomel Vial 4	1/		29
	Carried over		7	83

De bien mauvais médicaments

Pour ceux qui vivaient à Saint-Martin dans les années 1800, il fallait espérer ne pas tomber souvent malade. D'ailleurs, un peu partout à cette époque, les chances d'obtenir un bon traitement médical étaient plutôt minces. Une visite chez le médecin pouvait facilement vous laisser dans un état pire encore.

Au début du cahier, on trouve un certain nombre de substances médicinales utilisées à l'époque. Beaucoup d'entre elles figurent sur une liste de médicaments commandés de New York par Lucas Percival. Cette liste comporte deux pages et plusieurs dizaines d'éléments. On peut supposer que l'occasion de constituer une pharmacie au 19ème siècle pour une petite île des Caraïbes ne se présentait pas tous les jours. C'est la seule liste de ce genre qui figure dans le cahier.

L'un des premiers médicaments de la liste est un sublimé corrosif. Si cela vous semble inquiétant, vous avez raison. Il s'agit d'une substance blanche et cristalline composée de mercure et de chlore. Le mercure est déjà toxique en lui-même, mais cette préparation est tout particulièrement corrosive. Elle brûle la bouche, la gorge, l'estomac et les intestins. À fortes doses, elle provoque une insuffisance rénale et la mort. Ce poison est si dangereux qu'il était utilisé pour des assassinats.

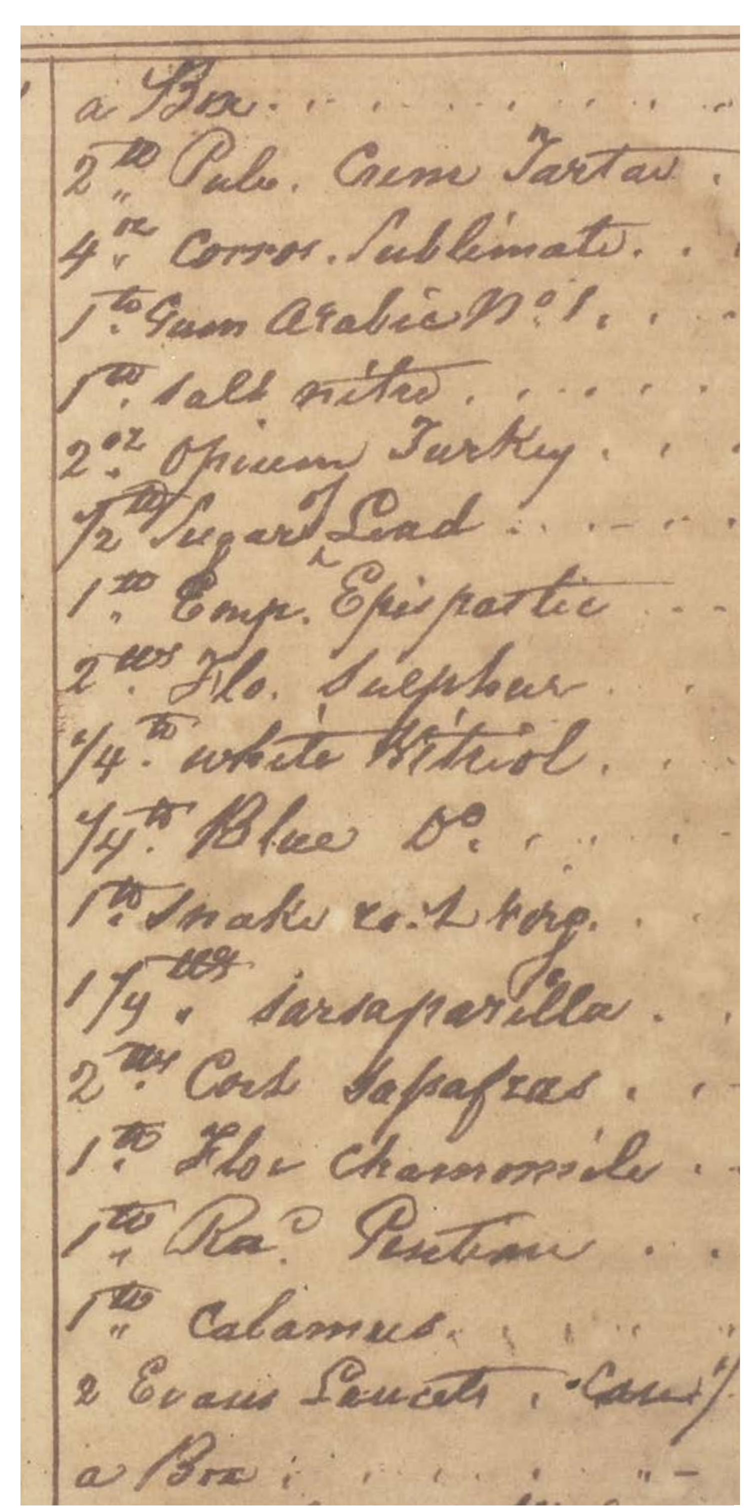
Le calomel figure aussi sur la liste. Il est lui aussi composé de mercure et de chlorure. Heureusement, il ne brûlait pas. Mais il en résultait tout de même un empoisonnement au mercure. Il était utilisé pour faire vomir les patients ou purger leurs intestins. Et cela fonctionnait parce que c'était du poison.

La liste comprend également du sucre de plomb. L'acétate de plomb est un élément sucré qui était utilisé comme édulcorant et aussi comme médicament. Mais on ne l'utilise plus aujourd'hui car le plomb est toxique. On trouve également sur la liste le tartre émétique, qui contient de l'antimoine. Ses effets sont semblables à un empoisonnement à l'arsenic.

En comparaison, les autres éléments de la liste n'étaient pas si dangereux. Les fleurs de soufre agissent comme un fongicide et peuvent avoir certains usages. L'opium peut être consommé de manière abusive, mais aujourd'hui on utilise toujours son principe actif, la morphine, comme analgésique. « Snake oil » (l'huile de serpent) est devenue en anglais un terme générique pour désigner un faux médicament, mais au moins elle n'avait aucun effet, ce qui est tout de même mieux que le sublimé corrosif.

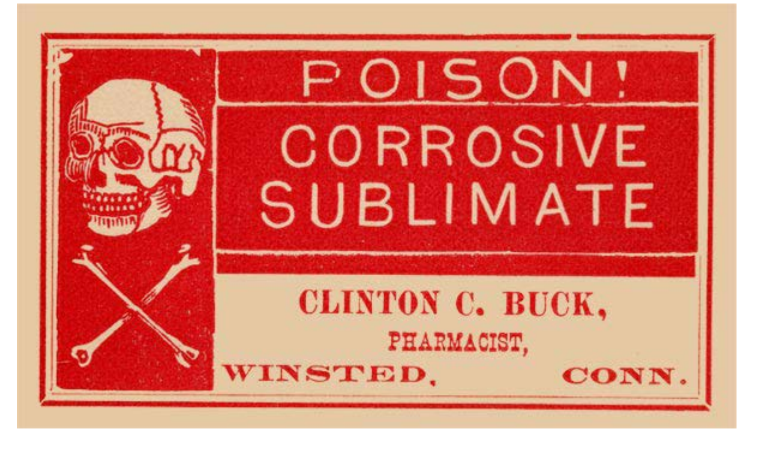
La liste est complétée d'une variété de plantes et de préparations à base de plantes : rhubarbe, camomille, camphre, sassafras, salsepareille, jalap, lavande, etc. Il est difficile de dire si elles étaient utilisées efficacement, mais il est vrai que la plupart de ces plantes ont des propriétés médicinales. Au moins il ne s'agit pas de poisons mortels.

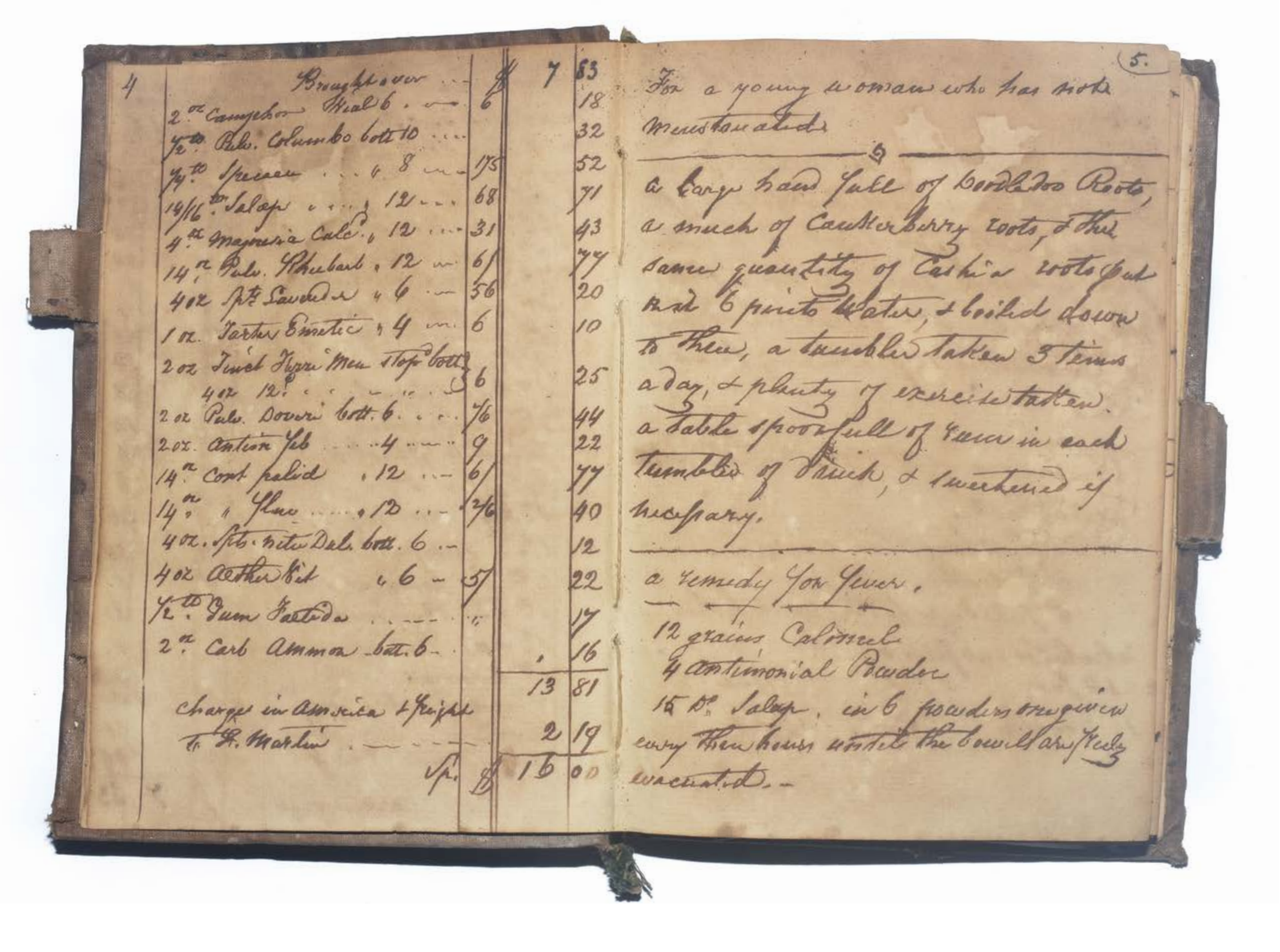
La science médicale n'était pas vraiment une science à l'époque, mais les médecins occidentaux avaient adopté un certain nombre de remèdes à base de plantes. La plupart provenaient d'autres régions du monde où la médecine par les plantes était plus développée. Certaines préparations médicinales présentées dans le cahier combinent également médicaments achetés et plantes locales. Peut-être que les médecins européens de Saint-Martin apprenaient la médecine des plantes des Saint-Martinois d'ascendance Africaine et, espérons-le, qu'ils utilisaient ces connaissances pour proposer de meilleurs soins.


a Box
2 lb Pulv. Creme Tartar
4 oz Corros. Sublimate
1 lb Gum Arabic No. 1
1 lb Salt nitre
2 oz Opium Turkey
1/2 lb Sugar Lead
1 lb Emp. Epispastic
2 lbs Flo. Sulphur
1/4 lb white Vitriol
1/4 lb Blue Do.
1 lb Snake root Virg.
1 1/4 lbs Sarsaparilla
2 lbs Cort Sassafras
1 lb Flor Chamomile
1 lb Rad. Gentian
1 lb Calamus
2 Evans Lancets
a Box



Certains produits chimiques toxiques utilisés comme médicaments dans ce cahier ont été par la suite reconvertis pour être utilisés à d'autres fins. Par exemple, certains ont servi d'insecticides, un usage probablement plus approprié. Ces tablettes de calomel ont été produites en Allemagne au 20ème siècle. (Photo : Musée des Sciences, Londres)





Pour une jeune femme…

À la cinquième page du cahier se trouve un texte intéressant. Il décrit une préparation médicale « Pour une jeune femme n'ayant pas eu ses règles ». La voici :

« une grande poignée de racines de Cactus cierge, autant de racines de Bois teurtre & la même quantité de racines d'Acacia, ajoutées à 6 pintes d'eau, le tout bouilli et réduit à 3 pintes, un verre trois fois par jour & faire beaucoup d'exercice. Une cuillère à soupe de Yucca dans chaque verre de cette décoction, et sucrer si nécessaire. »

Ce médicament est différent de la plupart de ceux qui figurent dans le cahier. C'est l'une des seules préparations entièrement composées de plantes locales. Le cactus cierge, en forme de colonne, pousse à Saint-Martin. Le bois teurtre est aussi appelé morelle des Bahamas. Les acacias sont communs sur l'île.

Le but exact de ce remède n'est pas clair. A-t-il été utilisé lorsque les règles étaient en retard ou irrégulières, ce qui était considéré comme un problème par certains médecins de l'époque ? Était-ce à l'intention d'une jeune femme n'ayant encore jamais eu de cycle menstruel ? Ou d'une jeune femme qui avait cessé d'avoir ses règles pour cause de grossesse ? Cela n'est pas clairement expliqué dans le texte.

Pour autant que l'on sache, les remèdes présentés dans le cahier ont réellement été administrés à des habitants de l'île. À plusieurs reprises, ces personnes sont nommées dans la description. Dans ce cas précis, on ne sait pas qui était la jeune femme. On ne connaît ni son âge, ni ses origines ni si elle était libre ou esclavisée.

Ce médicament était-il utilisé pour mettre fin à des grossesses ? L'avortement a longtemps été une forme de résistance pour les personnes esclavisées. En n'ayant pas d'enfants, elles avaient la possibilité de nuire aux

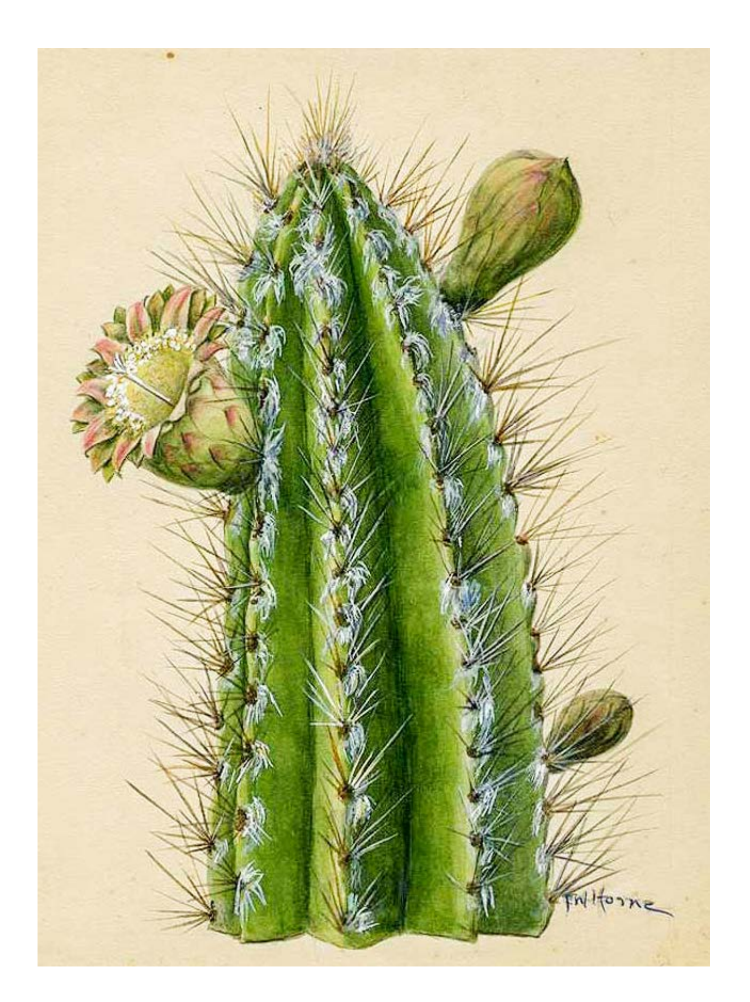
esclavagistes sur un plan économique et d'empêcher une génération future de souffrir sous l'esclavage. Les sages-femmes et guérisseuses esclavisées possédaient également de solides connaissances en matière de médecine par les plantes.

Cependant, ce cahier n'a pas été écrit par une personne esclavisée. Et pour des raisons économiques, un esclavagiste n'aurait pas voulu mettre fin à la grossesse d'une personne qu'il a esclavisée. De plus, l'avortement était illégal et contraire aux règles de l'Eglise, de sorte qu'à l'époque il n'était pas non plus autorisé aux personnes libres. Il pouvait être compromettant d'avoir un remède à cette fin. Cela expliquerait pourquoi le problème de santé n'est pas décrit de manière détaillée et pourquoi l'identité de la patiente n'est pas mentionnée.

Les plantes utilisées n'apportent pas non plus d'indices clairs. Le bois teurtre et l'acacia sont tous deux utilisés en médecine par les plantes dans les Caraïbes et au-delà. Il n'y a cependant pas de preuve évidente qu'ils aient été utilisés de quelque manière pour un problème de menstruations, en particulier à Saint-Martin ou dans ses environs. Peut-être des recherches plus approfondies pourront en révéler davantage sur ce remède et son but réel.



Le bois teurtre (Solanum bahamense) est aussi appelé morelle des Bahamas et pousse à l'état sauvage au bord des routes et dans les pâturages et broussailles. (Illustration par N.J. Jacquin)



◀ *Le cactus cierge (Pilocereus royenii), en forme de colonne, est originaire de Saint-Martin. (Illustration par F.W. Horne)*

Des renseignements précieux

On sait qu'un cahier de remèdes comme celui-ci était précieux. Il est rempli de remèdes, soins et autres préparations médicales. Ces prescriptions, élaborées par des médecins locaux, pouvaient être utilisées par le propriétaire du cahier au cas où un médecin n'était pas disponible. Il est facile de comprendre pourquoi ces connaissances médicales pouvaient être appréciées. A d'autres fins, la valeur du cahier est moins évidente.

Un calcul mathématique est inséré entre deux traitements, l'un pour les ulcères et l'autre pour soigner une plaie à la jambe. Il s'agit des « dimensions de la citerne du Domaine Golden Rock ». Les mesures en pieds pour la longueur, la largeur et la profondeur « jusqu'aux trous d'aération » sont converties en pouces. Puis ces mesures sont converties en pouces cubes pour donner le volume de la citerne : 967 680 pouces cubes. Le volume en pouces cubes est ensuite divisé par 231 pour arriver au nombre de gallons : 4 189.

Ce calcul aurait pu être fait sur un autre morceau de papier. La capacité de cette citerne en particulier ne constitue guère une information précieuse pour la plupart des gens. Mais en enregistrant le processus de calcul de la taille de la citerne de « Golden Rock », le cahier peut aider n'importe qui à calculer le volume de n'importe quelle citerne. Cette formule peut également être utilisée pour planifier la taille d'une citerne afin qu'elle puisse contenir une certaine quantité d'eau.

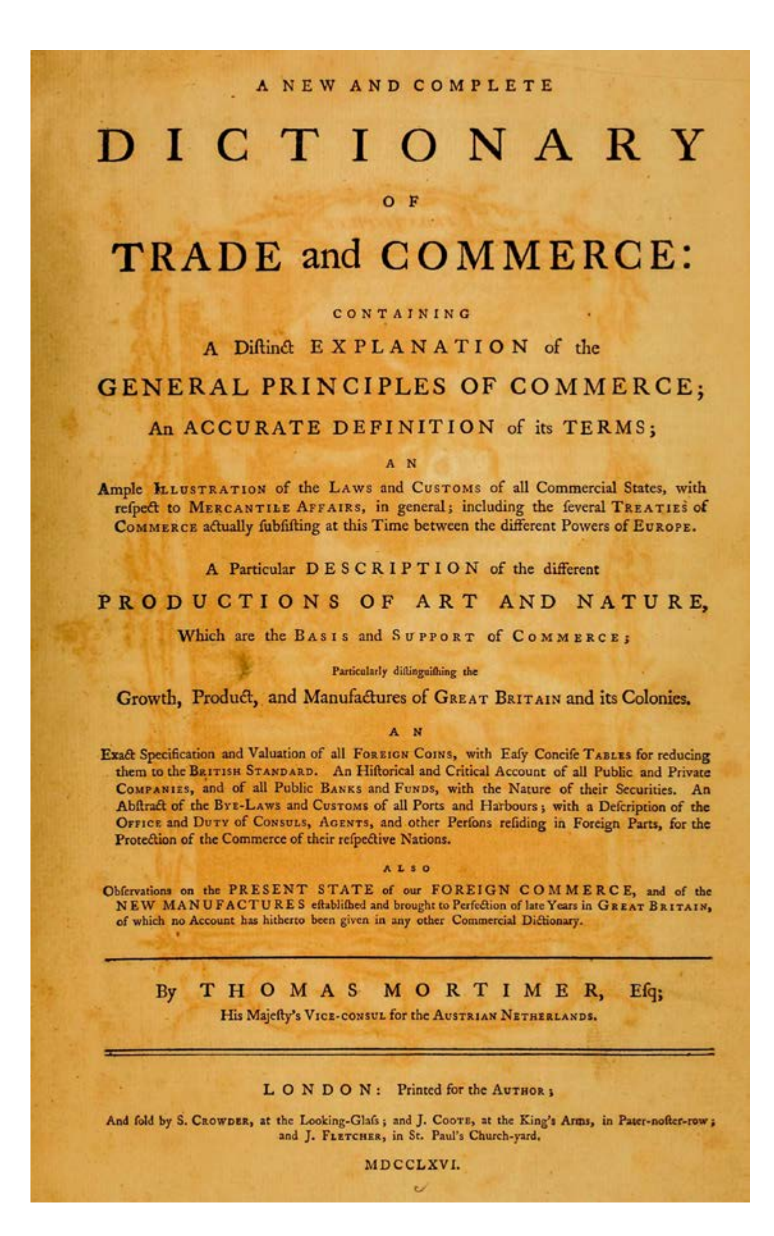
D'un autre côté, ce calcul ne tient pas compte de la taille que devrait faire une citerne. Quatre mille gallons, c'est 22 gallons par jour pour une période de sécheresse de six mois. Pour combien de personnes était-ce suffisant ?

L'eau de la citerne n'était probablement utilisée que pour la maison de la plantation et ses habitants. Chaque domaine ou presque avait également un puits. La plupart avaient aussi de petits étangs pour le bétail. L'eau destinée aux familles esclavisées et au reste de la plantation provenait sans doute de ces diverses sources.

D’autres informations non médicales figurent dans le cahier. La onzième page est intitulée « Note provenant du Dictionnaire du Commerce de Mortimer ». Elle contient des instructions pour la plantation, la culture et la récolte du tabac, tirées de l’ouvrage *A New and Complete Dictionary of Trade and Commerce* de Thomas Mortimer. Ce livre a été écrit en 1766 et révisé et réimprimé à plusieurs reprises.

Pourquoi ce passage précis a-t-il été copié ? Est-ce que l’auteur du cahier a eu la possibilité de le copier directement depuis un dictionnaire appartenant à quelqu’un d’autre? S’agissait-il d’un passage transmis par une autre personne ? La culture du tabac était déjà bien établie à Saint-Martin depuis 200 ans au moment où ce passage a été inscrit : pourquoi dans ce cas choisir de garder cette information ? Pourquoi ne pas enregistrer plutôt des informations sur la façon de faire pousser la canne à sucre, la culture la plus importante à l’époque ?

On ne saura probablement jamais pourquoi certaines informations ont été inscrites dans le cahier. Peut-être certaines données, que l’on jugerait aujourd’hui utile de noter, étaient-elles si largement connues à l’époque que cela ne semblait pas nécessaire. Ou bien c’est peut-être tout simplement le fruit du hasard si l’auteur a eu accès à une information plutôt qu’à une autre. Le caractère personnel et unique de ce cahier lui confère toute sa valeur et reste une source de mystère.



A NEW AND COMPLETE

DICTIONARY

OF

TRADE and COMMERCE:

CONTAINING

A Diſtinct EXPLANATION of the

GENERAL PRINCIPLES OF COMMERCE;

An ACCURATE DEFINITION of its TERMS;

AN

Ample ILLUSTRATION of the LAWS and CUSTOMS of all Commercial States, with reſpect to MERCANTILE AFFAIRS, in general; including the ſeveral TREATIES of COMMERCE actually ſubſiſting at this Time between the different Powers of EUROPE.

A Particular DESCRIPTION of the different

PRODUCTIONS OF ART AND NATURE,

Which are the BASIS and SUPPORT of COMMERCE;

Particularly diſtinguiſhing the

Growth, Product, and Manufactures of GREAT BRITAIN and its Colonies.

AN

Exact Specification and Valuation of all FOREIGN COINS, with Eaſy Conciſe TABLES for reducing them to the BRITISH STANDARD. An Hiſtorical and Critical Account of all Public and Private COMPANIES, and of all Public BANKS and FUNDS, with the Nature of their Securities. An Abſtract of the BYE-LAWS and CUSTOMS of all Ports and Harbours; with a Deſcription of the OFFICE and DUTY of CONSULS, AGENTS, and other Perſons reſiding in Foreign Parts, for the Protection of the Commerce of their reſpective Nations.

ALSO

Obſervations on the PRESENT STATE of our FOREIGN COMMERCE, and of the NEW MANUFACTURES eſtabliſhed and brought to Perfection of late Years in GREAT BRITAIN, of which no Account has hitherto been given in any other Commercial Dictionary.

By THOMAS MORTIMER, Eſq;
His Majeſty’s VICE-CONSUL for the AUSTRIAN NETHERLANDS.

LONDON: Printed for the AUTHOR;

And ſold by S. CROWDER, at the Looking-Glaſs; and J. COOTE, at the King’s Arms, in Pater-noſter-row; and J. FLETCHER, in St. Paul’s Church-yard.

MDCCLXVI.

Les ouvrages imprimés comme le Dictionnaire du Commerce de Mortimer ont souvent beaucoup en commun avec les cahiers de remèdes ou recettes détenus par des familles. Dans les deux cas, ils contiennent une grande variété d’informations pratiques précieuses.

Un remède pour « l’homme Will appartenant au Domaine Mary’s Fancy qui avait une plaie à la jambe » semble suggérer que cette partie du cahier a été écrite pendant l’esclavage. C’est également le seul cas où il est fait mention d’un traitement médical donné à une personne esclavisée. Mais il est vrai que nous n’avons pas des renseignements sur la plupart des patients mentionnés dans le cahier.

Man Will belonging to Estate Mary's
Fancy who had a sore on the Leg. The

8/ some lard well stewed together
& placed on a Castor nut leaf and
applyed — for a young child the flour
of Sch leaves, & blossoms but not po=
=tatoe with it
N.B. a few marsh mallow leaves
may be put wt. the roasted Potatoe
& four O Clock

For the Flux, or Dysentery.
First give an Emetic of Ipecacuana
then a dose of either Rhubarb, or Castor
oil, the next day commence with
the powders made as follows.
* 60 grs. Cream of Tartar
30 grs Rhubarb
20 grs Ipecacuana
the whole well rubbed together in a
mortar To an adult 5 grains given three

times a day, and a Pill going to bed
every night while taking the powders
the Pill made thus
10 grains opium to 20 grs Ipecacuana
made in 10 Pills. The Patient must
avoid eating any vegetable whatever, their
diet should be dry & nutritive the water
previously boiled and cooled and then drink
it, or if not [illegible] added to the
water, Rice or barley Water is also
recommended but the use of milk to
be avoided the Patient kept from
damp or cold.
N.B. The powders should be taken
not immediately after eating, or drinking
or should any thing be taken after them
from half hour at least, as they may
sicken which is not the intention.
* made in 12 powders for an adult & 16
powders for a child.

Le « flux »

Les documents historiques sont souvent des documents officiels rédigés par des fonctionnaires et conservés par l'État. Une grande partie de nos connaissances sur l'histoire de Saint-Martin provient de documents de ce type. Les documents privés, comme les lettres et les journaux, se perdent souvent au fil des générations. Lorsqu'ils sont disponibles, ils ouvrent une toute nouvelle fenêtre sur le passé.

Ce cahier nous renseigne sur de nombreux problèmes intestinaux. M.D. Teenstra, en visite à Saint-Martin à cette époque, a un peu décrit les habitudes alimentaires sur l'île. Il a évoqué un petit déjeuner consistant généralement en un mélange de crevettes, de langouste et de poisson frit. Il a indiqué que le repas du midi était toujours composé de poisson, préparé de différentes manières. On sait également que les gens élevaient du bétail, des moutons et des chèvres et cultivaient divers types de plantes comme la patate douce, le chou et le sorgho. Beaucoup de ces aliments pouvaient se gâter lorsqu'ils restaient exposés à la chaleur tropicale.

Le « flux » était un terme couramment utilisé en anglais dans les années 1800 pour désigner la dysenterie. La maladie elle-même est une infection intestinale, souvent causée par la bactérie Shigella. Les gens étaient généralement infectés en buvant de l'eau contaminée ou du lait non réfrigéré. La maladie provoque généralement une diarrhée sévère.

Le traitement contre le « flux » est l'un des plus complexes répertoriés dans le cahier. On commence par donner au patient un « Émétique d'Ipécacuana » qui est essentiellement un sirop d'ipéca. Il provoquait des vomissements, vraisemblablement pour faire sortir la maladie de l'organisme. C'était une étape courante dans le traitement de toute maladie liée au système digestif.

À partir du lendemain, on administrait deux médicaments au patient. Pendant la journée, on lui donnait une poudre trois fois par jour. Cette poudre était composée de crème de tartre, de rhubarbe et d'ipécacuana. Le soir, le patient devait prendre une pilule à base d'opium et d'ipécacuana. Le tartre et la rhubarbe étaient généralement utilisés comme laxatifs, et l'opium comme analgésique.

Un tel remède pouvait-il être bénéfique ? Probablement pas. Etant donné que la dysenterie est une infection des intestins, en particulier du côlon, les vomissements provoqués par l'ipéca ne faisaient probablement qu'augmenter le niveau de déshydratation. Les instructions recommandent même expressément d'éviter de donner la poudre au patient juste après avoir mangé, « car il pourrait être malade, ce qui n'est pas le but recherché ».

Il est également étrange d'administrer des laxatifs à un patient qui a déjà la diarrhée, car ils pouvaient aggraver la déshydratation. L'opium peut soulager la douleur mais ralentit également le système digestif, ce qui ne semble pas cohérent avec les autres ingrédients.

Ces médicaments n'étaient peut-être pas très efficaces, mais ils étaient accompagnés d'autres instructions : « le patient doit éviter de manger tout légume, quel qu'il soit, son régime doit être sec et nutritif, l'eau préalablement bouillie et refroidie. » Faire bouillir l'eau permettait de la boire sans danger et d'éviter une réinfection du patient. L'eau de riz ou d'orge était recommandée, ce qui semble également utile. Les instructions comportent aussi des mises en garde : « éviter le lait » et « le patient doit rester à l'écart de l'humidité ou du froid ».

Le « flux » étant courant à l'époque, il est logique de trouver un traitement détaillé dans ce cahier. Les patients qui restaient hydratés et n'étaient pas infectés à nouveau avaient également de bonnes chances de se rétablir. C'est peut-être une autre raison pour laquelle le traitement est si détaillé. Peut-être reflète-t-il un processus d'essais et d'erreurs dans l'élaboration et le perfectionnement de cette méthode. En comparant ce traitement à d'autres de la même époque, il pourrait être possible de découvrir quelle part relevait d'une formation médicale et quelle autre a été développée à Saint-Martin.



A l'époque où ce cahier a été écrit, la médecine européenne devenait progressivement une science. Cette illustration montre les intestins d'une personne atteinte de dysenterie (Illustration par C. Batelli, 1843)



➤ *Une bouteille de teinture d'opium. L'opium était un élément important de la pratique médicale au 19ème siècle. C'était l'un des rares médicaments qui fonctionnaient, bien qu'il ait souvent été mal utilisé. (Photo : Musée des Sciences, Londres)*

Remèdes à base de plantes locales

La plupart des recettes présentées dans ce cahier sont réalisées à partir d'ingrédients achetés à l'étranger. Beaucoup sont aujourd'hui connus pour être toxiques. D'autres sont des ingrédients à base de plantes provenant du monde entier et faisant partie de la médecine européenne de l'époque.

Cependant, le cahier contient aussi certaines préparations à base de plantes locales. L'origine de ces remèdes n'est pas révélée, mais dans les Caraïbes les traditions de médecine par les plantes sont riches. Elles proviennent principalement des cultures Africaines et Amérindiennes, où l'utilisation traditionnelle des plantes médicinales remonte à des milliers d'années.

« Un remède pour l'ulcère le plus tenace » est l'un de ces soins à base de plantes : « L'eau du ‹ yellow prickle wood › doit être utilisée pour baigner la plaie, après quoi il faut saupoudrer la plaie avec l'écorce pilée et finement tamisée du ‹ yellow prickle wood ›, puis appliquer un cataplasme de pain. »

Les remèdes fabriqués à partir d'ingrédients disponibles localement présentaient de grands avantages par rapport à ceux qui nécessitaient des produits chimiques importés. Les produits importés étaient chers et longs à arriver. Il n'est donc pas surprenant de voir des plantes locales utilisées dans certains traitements.

Les fleurs de « four o'clock » complétées de quelques jeunes feuilles sont utilisées en cataplasme. Pour l'hydropisie, un cataplasme contient plusieurs plantes : « bitter root stinking weed », « black dog root » et « white candle wood root ». On faisait une infusion à partir de « stinging windroots » et de « black dog root » afin de faire tomber la fièvre.

Il n'est pas toujours possible d'identifier les plantes dans ces préparations. La « black dog root » peut provenir de la *Senna bicapsularis* (soumaké), qui est encore connue sous le nom de « black dog bush » dans les Petites Antilles. Elle est encore

utilisée en médecine par les plantes. Le *Zanthoxylum martinicense* est un arbre également connu sous le nom de « yellow prickle » (épineux jaune). Le nom « yellow prickle » apparaît dans un poème de l'auteur Saint-Martinois Laurelle « Yaya » Richards, où il est utilisé pour produire une teinture. « Four o'clock » est le nom local donné à la *Mirabilis jalapa* (belle-de-nuit), qui n'est pas originaire de Saint-Martin mais qui y aurait peut-être poussé à l'état sauvage au 19ème siècle.

Bien que de nombreux remèdes inscrits dans le cahier soient attribués au Dr. Allaway, ces préparations à base de plantes ne le sont pas. Il semble qu'Allaway préférait ses concoctions de mercure et de plomb. Un remède du Dr. Griffin de Saint-Christophe contre la rétention d'urine était préparé à partir de plantes : de la racine de « chicken weed » et de la racine de « white nicker ». La transmission des connaissances de la population Afro-Caribéene aux médecins blancs était certainement différente d'une île à l'autre et d'un médecin à l'autre.

Au moment où ce cahier a été rédigé, la population Saint-Martinoise était principalement composée de personnes de descendance Africaine, libres ou esclavisées, qui avaient apporté sur l'île une riche tradition de médecine par les plantes, ainsi d'ailleurs que de nombreuses plantes elles-mêmes. Le guérisseur le plus habile de l'île à l'époque était probablement l'une d'entre elles, même si l'on ne connaît pas son nom et que l'on n'a aucune trace de son travail. Il se peut que ces personnes aient utilisé des dizaines, voire des centaines de plantes locales. Bien que ne figurant pas dans ce cahier, certains de leurs remèdes sont arrivés jusqu'à nous aujourd'hui grâce à des traditions orales.



La Senna bicapsularis (soumaké) est connue sous le nom de « black dog bush ». Des études sur cette plante ont révélé qu'elle contient une variété de composés ayant des utilisations médicales potentielles. Il n'est pas surprenant que cette plante et beaucoup d'autres de ses proches parents aient été utilisées dans la médecine par les plantes aux Caraïbes et en Afrique. (Illustration par un artiste inconnu)



➤ *Appelé « candlewood » (bois chandelle) sur certaines îles des Petites Antilles, l'Erithalis fruticosa est originaire de Saint-Martin et pourrait être le « white candle wood » (bois chandelle blanc) mentionné dans l'un des remèdes. (Illustration par F.W. Horne)*

Bain chaud

La jaunisse est un jaunissement de la peau et des yeux. Elle est causée par une accumulation d'un composé appelé bilirubine. Le foie décompose normalement la bilirubine, c'est pourquoi la jaunisse est souvent signe de problèmes hépatiques. Les causes courantes peuvent être des lésions hépatiques dues à l'abus d'alcool ou une hépatite virale.

Au 19ème siècle, les médecins ne connaissaient pas les causes de la jaunisse. Une épidémie de jaunisse – probablement l'hépatite E – a éclaté en Martinique en 1858. À Saint-Martin, les gens ont probablement attrapé la jaunisse pour des raisons diverses. Le cahier contient un traitement pour cette maladie :

> *Pour la jaunisse*
>
> *Rhubarbe 2 drachmes*
> *Savon de castille 1 drachme*
> *Huile d'anis 12 gouttes*
> *malaxés ensemble et préparés en 18 pilules deux prises nuit et matin et un bain chaud un soir sur deux avant d'aller au lit, il est nécessaire de faire de l'exercice.*

La rhubarbe, le savon de castille et l'huile d'anis étaient tous des produits couramment prescrits par les médecins européens à l'époque. Contrairement à certains traitements, aucun de ces ingrédients n'est un vrai poison. Mais le reste du traitement est plus intéressant que le médicament lui-même.

Même si le bain est devenu plus courant au cours du 19ème siècle, pour la plupart des gens il était encore rare. Les ressources nécessaires pour prendre un bain chaud étaient exceptionnelles à l'époque à Saint-Martin. Il fallait une citerne

avec beaucoup d'eau, une baignoire et des gens pour puiser l'eau et la chauffer.

C'est l'un des signes les plus évidents de statut et de richesse que l'on puisse trouver dans ce cahier. La personne qui a reçu ce traitement devait être un propriétaire de plantation fortuné ou bien un membre de sa famille. Selon l'époque à laquelle ce cahier a été rédigé, il s'agissait soit d'un esclavagiste, soit d'une personne qui contrôlait une main-d'œuvre de personnes autrefois esclavisées. Il faisait donc partie d'un petit groupe de personnes vivant dans un certain confort. La grande majorité des habitants de l'île travaillaient pour leur assurer ce luxe, tout en vivant, eux, dans la pauvreté.

Aucune personne travaillant à couper la canne ou cueillir le sel n'avait besoin qu'on lui rappelle de « faire de l'exercice ». Même les Saint-Martinois blancs moins fortunés faisaient beaucoup de travail physique à l'époque.

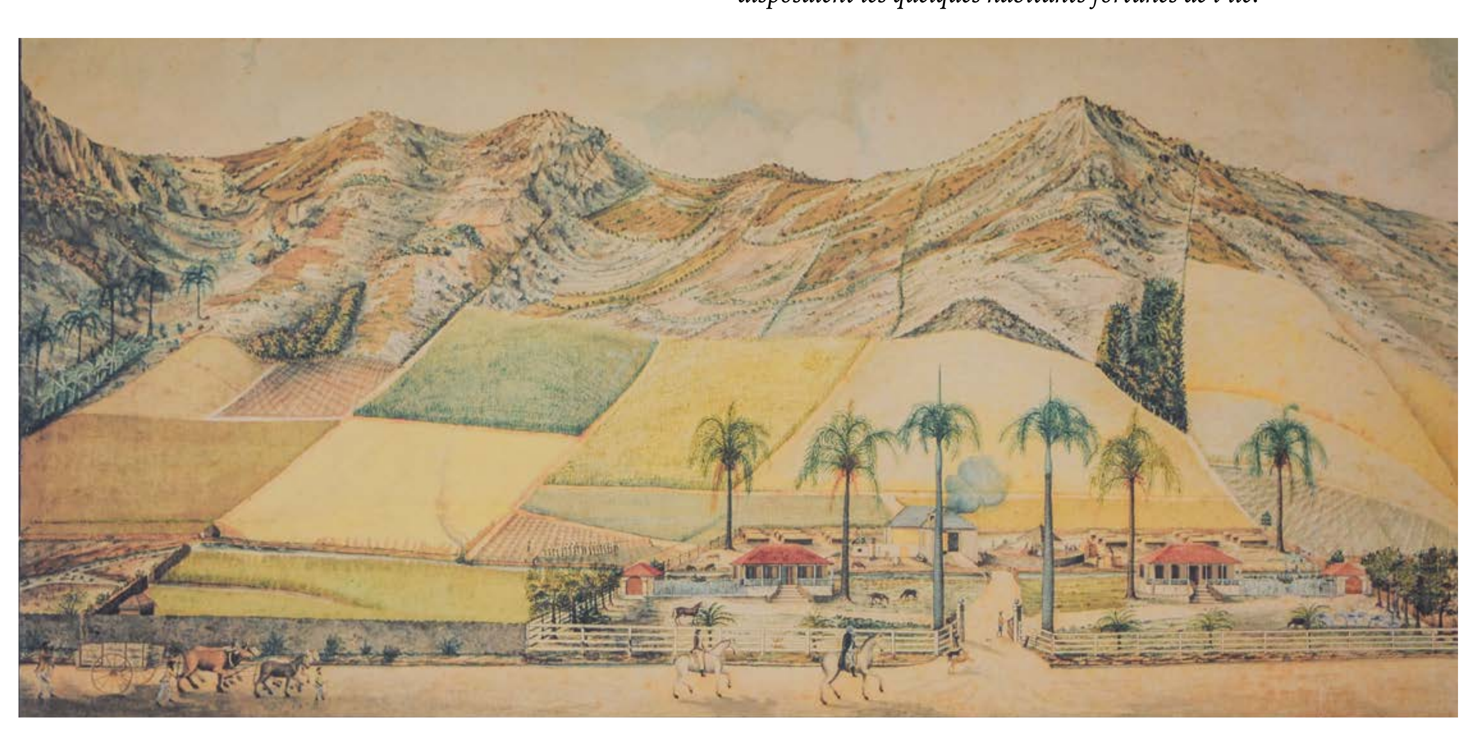
Le traitement qui suit concerne des pilules « pour agir sur le Foie », peut-être pour le même problème que celui qui causait la jaunisse. La préparation de ces pilules inclut également de la rhubarbe et de l'huile d'anis. Mais elle contient aussi du mercure, qui est très toxique.

Au 19ème siècle, à Saint-Martin, la richesse permettait beaucoup de choses, comme prendre un bain chaud un soir sur deux, avoir une vie exempte de tout travail manuel, s'offrir les conseils médicaux du Dr. Allaway. Mais elle ne permettait pas de s'acheter la santé.



Le Rheum palmatum est une espèce de rhubarbe parfois appelée rhubarbe de Chine. La racine en poudre de cette espèce est utilisée en médecine par les plantes Chinoise depuis des milliers d'années. La rhubarbe en poudre est l'un des articles achetés par Lucas Percival et expédiés de New York à Saint-Martin. (Illustration par F.G. Kohl.)

➤ *Cette illustration du Retreat Estate réalisée par le géomètre colonial Samuel Fahlberg en 1819 montre le luxe relatif dont disposaient les quelques habitants fortunés de l'île.*



Une découverte médicale

Les informations contenues dans ce cahier proviennent de diverses sources. Souvent, c'étaient des médecins locaux. Ils devaient leurs connaissances à leurs études et probablement aux livres médicaux qu'ils avaient apportés avec eux. D'autres informations ont été recopiées depuis des livres imprimés, comme le dictionnaire commercial de Mortimer. Certains remèdes sont présentés sans citer leur origine. Dans un cas, le remède prescrit semble tout nouveau.

Le texte s'intitule « Découverte d'un nouveau remède contre la dysenterie ». Voici ce remarquable remède : « un gobelet de bonne farine blanche et de l'eau, épaisse comme de la crème, trois ou quatre fois par jour, ou aussi souvent que le patient aura soif, et peut-être n'aura-t-il pas l'occasion de l'utiliser le deuxième jour. »

C'est un remède étonnamment simple. Sept pages avant, dans ce même cahier, un autre remède contre la dysenterie couvrait une page et demie. Il nécessitait de nombreux ingrédients préparés en poudre et en pilules et administrés à intervalles réguliers tout au long de la journée et de la nuit.

Ce nouveau remède était probablement plus efficace. La dysenterie est une infection intestinale qui provoque des diarrhées. Le nouveau remède permettait au patient de rester hydraté pendant que son corps combattait l'infection. L'eau de farine, chargée d'amidon mais à faible teneur en fibres, pouvait également contribuer à stopper la diarrhée. En revanche, le remède précédant comprenait des ingrédients qui faisaient vomir le patient et aggravaient la diarrhée.

Ce remède à base de farine et d'eau semble meilleur que les nombreux traitements regorgeant de produits chimiques toxiques. Il ressemble beaucoup à « arrowroot pap », une boisson épaisse et féculente qui est une bouillie liquide de la racine de marante. La marante était utilisée comme aliment et médicament par les Amérindiens à l'époque préhistorique. L'absorption de cette bouillie de la racine de marante pour des problèmes intestinaux était déjà très

répandue bien avant que ce « nouveau » remède ne soit écrit.

Cela suggère une transmission des connaissances. Sur la même page, on trouve une « Tysan to break a fever » (« Tysan » pour faire baisser la fièvre). Le mot français tisane signifie infusion de plantes. Il semble donc que les connaissances étaient partagées entre anglophones et francophones. Qui plus est, cette tisane comprenait des herbes locales : racines de « stinging weed » et racines de « black dog ». La médecine par les plantes dans les Caraïbes est issue de traditions Africaines et Amérindiennes. Ce cahier suggère l'adoption de ces traditions par les Européens.

De nombreux remèdes contenus dans ce cahier sont attribués à une personne. Il s'agit souvent du Dr. Allaway, qui possédait une plantation à Colombier. Le nouveau remède contre la dysenterie et la tisane contre la fièvre ne sont attribués à personne. Peut-être ont-ils été appris d'un guérisseur esclavisé.

Même si l'on ne connaîtra peut-être jamais l'histoire exacte de ces remèdes, il est intéressant de constater l'adoption de traitements qui reflètent des traditions de guérison non européennes. Le mélange des cultures et des traditions fait des Caraïbes un endroit riche et dynamique. Le système colonial a largement dédaigné les connaissances et l'héritage des populations qu'il exploitait, mais dans ce cas, il a peut-être pu s'enrichir d'un certain nombre de connaissances.

➤ *Une fois retirée du sol, la racine de marante est lavée, pilonnée dans un grand mortier en bois de gaïac et l'amidon en est extrait. Sur cette image, une famille prépare la marante. (Photo : gracieuseté de Alfonso Blijden)*





La culture de la marante (Maranta arundinacea), aussi appelée herbe aux flèches, était importante pour le peuple Arawak dans les Caraïbes. Ils l'appelaient « aru-aru », ce qui pourrait être à l'origine du nom anglais « arrowroot » (herbe aux flèches). La plante était utilisée à la fois comme aliment et comme médicament. Les premiers colons ont rapporté que les Amérindiens l'utilisaient pour soigner les blessures, notamment celles causées par des flèches empoisonnées. Il s'agit là d'une autre origine possible du nom donné à la plante en anglais et en français.

L'utilisation médicinale de la marante par les Européens et les Africains était courante dans les Caraïbes au 17ème siècle. Au 18ème siècle, elle était également utilisée comme amidon dans de nombreux aliments, par exemple comme ingrédient dans le pain ou épaississant dans la soupe.

Au début du 19ème siècle, on faisait bouillir de l'amidon de marante dans de l'eau pour en faire une boisson épaisse appelée « pap » en anglais. Cette boisson était souvent donnée aux bébés et aux personnes souffrant de troubles digestifs.

(Illustration de la marante par un artiste inconnu, 1808)

16

a Woman threatened with abortion.

Beat the white of an egg till very light, put it on cotton picked very fine about the size of a small saucer, & dust some fine black pepper over it, & tie it to the navel. & the patient be kept quiet

To extract the essential oil from Flowers.
Take any flowers you like which stratify with common sea salt in a clean earthen Glazed Pot when filled to the top, cover it well and put it in a cellar, Forty days after put a crape over it to strain the essence from the flowers by pressure. bottle the essence, and expose it for four or five weeks to the sun & dew of the evenings to purify

17

it. one drop is enough to scent a quart of water.

For mending Coppers, or any broken vessel
Boil a half pint of milk whilst boiling curd it with a little vinegar, beat up the white of an egg and then beat it well with the curd, after beating it a long time sprinkle in it a little very fine boiling lime, & take care not to let it be too dry when employed to mend any thing and it will last very long.

Another cement
Take a quarter oz. of Ising Glass & a Gill of high wines put the bottle up to the neck in a Kettle of cold water boil it gently for half an hour strain it while hot & when to be used put it in hot water to melt it, & lay it on with a camel hair pencil, it will even glue marble.

A cure for sores. ([illegible])
Take 2 oz. of sarsaparilla 1 oz. sassafras 1/2 oz. senna leaves 1/2 lb liquorice root and

Pour rénover les « coppers »

Par rapport à aujourd'hui, il est difficile d'imaginer à quel point Saint-Martin était isolée. Les marchandises expédiées d'Europe mettaient en général des mois à arriver. Les gens devaient être beaucoup plus autonomes pour survivre. Ils devaient également être capables de fabriquer ou de réparer les objets qui leur étaient nécessaires.

Les clous, les fers à cheval, les outils et autres objets de première nécessité étaient généralement fabriqués localement. Chaque plantation avait vraissemblablement sa propre petite forge. Les forgerons, charpentiers, tonneliers et maçons étaient principalement des hommes esclavisés. Ils étaient très qualifiés et le fonctionnement de la plantation reposait sur leur travail.

Savoir réparer le matériel était probablement encore plus apprécié au cours du 19ème siècle à Saint-Martin. En effet, l'industrie sucrière était en déclin ; la plupart des plantations perdaient de l'argent et n'avaient pas les moyens d'acquérir de nouveaux équipements coûteux.

Une recette pratique du cahier s'intitule : « Pour réparer les ‹ coppers › ou tout autre récipient cassé ». Dans les Caraïbes, un « copper » ou « boiling copper » (cuivre ou cuivre bouillant) est une cuve en cuivre ronde géante où l'on fait bouillir le jus de canne à sucre. Ces énormes chaudrons étaient lourds et très onéreux, essentiels pour la production de sucre. Après le déclin de l'industrie de la canne à sucre, ils ont été utilisés comme réservoirs d'eau. Souvent, on les plaçait près d'un puits et ils servaient d'abreuvoir pour le bétail.

La recette pour réparer les chaudrons géants en métal paraît un peu étrange au départ. Elle consiste à faire bouillir une demi-pinte de lait, à y verser un peu de vinaigre pour faire cailler le lait, puis à ajouter un blanc d'œuf bien battu. Ensuite, il faut saupoudrer un peu de « chaux bouillante très fine » et « faire attention à ce qu'elle ne soit pas trop sèche

quand on l'utilise pour réparer quoi que ce soit et elle durera très longtemps ».

Bien qu'elle puisse sembler bizarre, cette recette de base apparaît dans les livres sous le nom de « curd cement » (ciment caillebotte). Il est, dit-on, imperméable et durable, mais il ne semble pas résister à une très forte chaleur. Peut-être qu'au moment où cette recette a été notée, les « coppers » étaient déjà utilisés pour autre chose que faire bouillir le jus de canne.

À l'ère du jetable, il est difficile de dire ce qui semble le plus étrange : une recette de super-colle faite principalement à partir de produits alimentaires, ou la simple idée de réparer un récipient. Mais à l'époque où ces lignes ont été écrites, une recette de colle avait autant de valeur qu'une préparation médicinale. D'ailleurs, l'article suivant du cahier est une recette pour « un autre ciment » à base d'ichtyocolle, une sorte de gélatine fabriquée à partir de vessies natatoires de poissons.



On trouve encore des « coppers » de formes et de tailles diverses partout dans Saint-Martin et dans les Caraïbes. Certains ont été reconvertis en abreuvoir à bétail. D'autres sont exposés comme pièces décoratives dans des propriétés soigneusement paysagées. Quelques-uns sont abandonnés dans la campagne, peut-être à l'endroit même où ils ont été utilisés pour la dernière fois il y a longtemps.





➤ *Le « curd cement » (ciment caillebotte) était l'une des douze recettes de ciment différentes figurant dans The Druggist's General Receipt Book (Livre général des recettes du pharmacien) de Henry Beasley. Il figurait dans la section « commerce de produits chimiques » de l'édition de 1850.*

Curd Cement. Add ½ pint of vinegar to ½ pint of skimmed milk; mix the curd with the whites of 5 eggs well beaten, and sufficiently powdered quicklime to form a paste. It resists water, and a moderate degree of heat.

18/
1/2 lb china root, boil the whole with 20 Bot-
=tles water till it is reduced down to 9 bottles,
then strain it off place it on the fire a second
time & put in 6 lb sugar as soon as it com-
-mences to boil, also 6 oz Venice treacle let
the whole be completely dissolved. take it
off the fire and when cool bottle it off stop
the bottles wt cotton let them remain in
a tub of cool water in a cool place. Give
the patient a wine glass full morning
& evening. before you give the above the
patient must take a vomit of tartar emetic
the second day give a purge of Jalap & cream
of tartar you are to continue the purge once
every week. From the articles that you
first boil you are to lay the whole good in the
sun and every evening take a good handful
put in a kettle to two bottles of water and
let it boil down to one bottle, give a bottle
each day to the patient & let him drink no
other water. Should the ulcer have proud
flesh apply a little caustic an wrap a
piece of clean linnen round it.

19

Cure for Itch

Take of Gun powder half pound dissolve it
in lime juice add to it half pint sweet
or palm oil then thicken it to the consistence
of porridge, with flowers of sulphur.

§

For improving Rum

To every 5 Gln Rum 36 grains dried balsam
of Peru. the Gum dissolved, or pulverized &
put in the cask for 8 days. Then an empty
cask wt one head taken out, to strain the
Rum into. placed wt a Hoop made in a large
bag of flannel over the head & about 1/2 bus.
of charcoal well pulverized put in this
flannel bag the Rum drawn off. from
the full Puncheon & passed thro' the Char-
-coal then returned into the Pun. again
when it will be fit for use the charcoal
must be made of white Oak.

another

To a Pun. of Rum take 30 Tonka Beans
well pulverized draw from the Puncheon
a Demijohn of the Rum & let it steep for
a day in the sun, then shake it well
& throw all together in the Cask, take

Pour améliorer le rhum

Ce petit cahier est rempli de vieux savoirs, dont certains ont mal vieilli. De nouveaux médicaments ont remplacé les poisons comme le mercure et le plomb. Certaines choses ne sont tout simplement plus aussi nécessaires, comme la colle faite maison. Par contre, certaines informations sont intemporelles. Par exemple, comment améliorer le rhum.

Certains indices laisse suggérer que ce cahier date du début du 19ème siècle. C'est une époque où la canne à sucre était cultivée à Saint-Martin et où l'on en faisait du rhum. L'industrie de la canne à sucre n'y a pas eu beaucoup de succès et elle n'a pas duré très longtemps. Mais à cette époque, il était sûrement bien utile de savoir comment améliorer le rhum.

La première méthode utilise le baume du Pérou. Il est dit d'en ajouter 35 grains – ou environ un tiers de cuillère à café – à cinq gallons de rhum. Le baume du Pérou est une résine fabriquée à partir de la sève d'un arbre qui pousse en Amérique centrale et en Amérique du Sud. Il était utilisé comme arôme, parfum et médicament. Beaucoup de gens y sont allergiques, aussi son utilisation n'est-elle pas très répandue aujourd'hui.

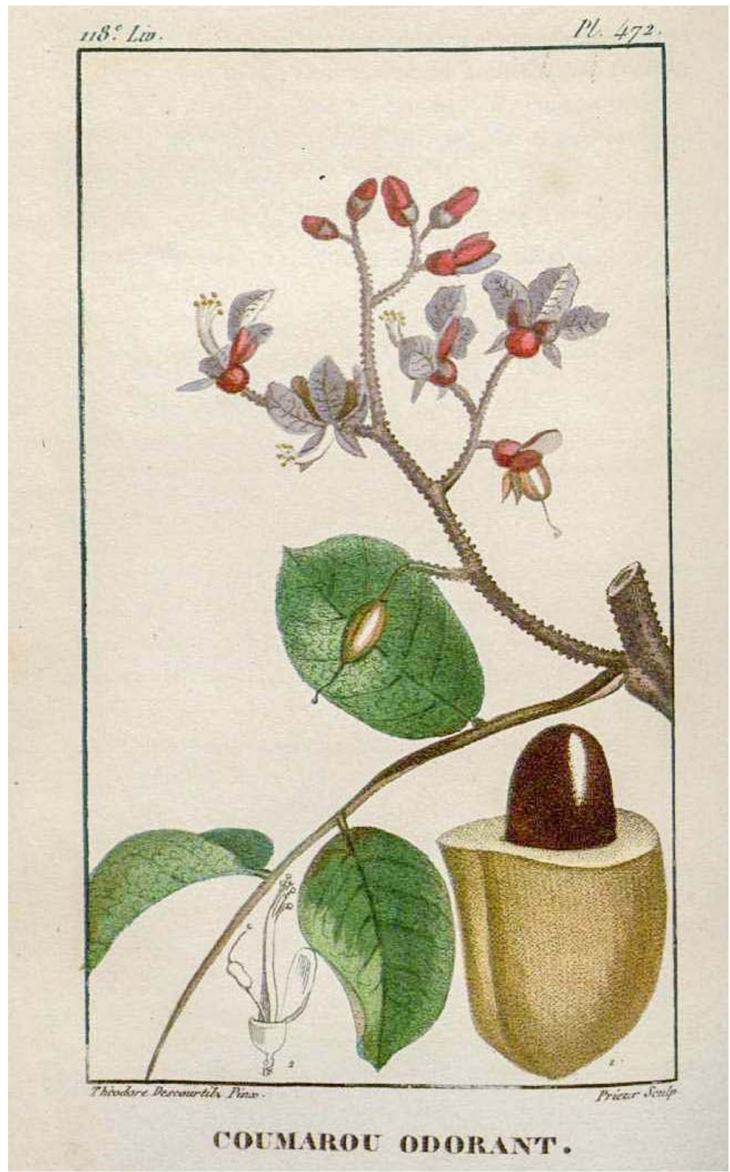
Une fois dissous ou réduit en poudre, le baume du Pérou était ajouté au rhum, dans lequel il macérait pendant huit jours. L'étape suivante consistait à construire un filtre avec un cerceau, un sac de flanelle et du charbon de bois.
Les impuretés étaient éliminées en faisant passer le rhum à travers le charbon de bois. C'est un processus qui est encore pratiqué aujourd'hui pour de nombreux spiritueux. Les instructions précisent que le charbon de bois doit provenir du chêne blanc.

Il n'était pas rentable, semble-t-il, de faire venir le charbon de bois par mer ; mais si le chêne blanc fait référence à un arbre local, on ne sait pas très bien lequel. Comme le chêne blanc est utilisé pour fabriquer des barils, peut-être que le charbon de bois était produit à partir de vieux barils.

Juste en dessous de ces instructions, un deuxième procédé est répertorié sous le simple titre « Autre ». Il utilise 30 fèves tonka, réduites en poudre fine. Les fèves tonka proviennent d'un autre arbre d'Amérique du Sud, et elles étaient également utilisées comme arôme et parfum. La poudre de fève doit être versée dans une dame-jeanne remplie de rhum prélevé d'un fût « puncheon » et laissé au soleil pendant une journée, puis secoué et remis dans le fût. Un fût « puncheon » est un tonneau d'environ 85 gallons.

L'étape suivante consiste à faire infuser du thé gunpowder et un demi-bâton de réglisse finement haché dans de l'eau bouillante, puis couvrir et laisser reposer pendant « 24 heures ou même un jour ». Cette infusion est ensuite filtrée et versée dans le fût. La touche finale, c'est un peu de sucre brûlé pour ajouter de la couleur au rhum. Comme le sucre brûlé – ou caramel – a un goût amer, seule une petite quantité est utilisée pour colorer le rhum.

Est-il possible d'utiliser ces instructions pour recréer la saveur du rhum fabriqué à Saint-Martin il y a 200 ans ? Peut-être, mais ce n'est probablement pas nécessaire. Beaucoup de ces étapes, comme l'utilisation du caramel pour la coloration, font encore partie de la fabrication du rhum d'aujourd'hui.



Le cumaru ou teck brésilien (Dipteryx odorata) produit des graines connues sous le nom de fèves tonka. Cette illustration fait partie des centaines de dessins botaniques réalisés par Jean Théodore Descourtilz pour le livre Flore médicale des Antilles paru en 1829.



◄ Le baume du Pérou est fabriqué à partir de la résine de l'arbre portant le nom scientifique de Myroxylon balsamum. Il était autrefois largement utilisé comme aromatisant, ingrédient présent dans les parfums, et médicament. Le baume contient des dizaines de composés chimiques différents. L'arbre qui produit le baume du Pérou est en fait originaire du Salvador. (Illustration par un artiste inconnu, 1890)

Analyse des sols

Durant le passé agricole de Saint-Martin, les gens devaient comprendre la terre. Dans les Caraïbes, une grande partie des connaissances agricoles avaient pour origine des traditions Africaines et Amérindiennes. Ces peuples avaient des milliers d'années d'expérience en terme de cultures tropicales. Leurs méthodes sont encore utilisées aujourd'hui, dans les potagers et les jardins où sont cultivés les aliments destinés à l'usage local.

Dans ce cahier, on trouve une autre approche pour comprendre la terre. Il s'agit de la description d'un processus d'analyse du sol. La méthode est simple, et peut être réalisée par n'importe qui avec un minimum d'équipement :

> *Voici une méthode d'analyse des sols à des fins agricoles ordinaires : peser une quantité convenable de terre à analyser, disons mille grains séchés à l'air libre ; sécher devant un feu sur du papier, sans brûler le papier ; peser à nouveau et la différence correspond à l'humidité. Faites griller le résidu, pesez à nouveau, et la différence correspond à la matière organique. Versez une quantité convenable d'acide muriatique sur ce qui reste ; mélangez et laissez décanter, puis videz l'acide, et ajoutez de l'oxalate d'ammoniaque, le précipité correspond à la chaux. Mélangez le reste avec de l'eau et remuez bien. Après avoir laissé un peu décanter, videz ce mélange turbide : les matières en suspension sont argileuses et le dépôt est siliceux.*

Grâce à ce procédé, l'utilisateur connaît les quantités relatives d'humidité, de matière organique, de chaux, d'argile et de silice dans un échantillon de sol. Ces caractéristiques peuvent aider les gens à comprendre la richesse, l'acidité et le drainage des sols. À leur tour, ces facteurs peuvent aider à déterminer quelles cultures sont plus adaptées, ou si la terre est bonne pour l'agriculture.

Le processus d'analyse des sols est présenté en détail, mais il n'y a pas de notes sur la signification des résultats. Au 19ème siècle, les Saint-Martinois prenaient-ils des décisions agricoles fondées sur l'analyse des sols ? On sait au

moins qu'ils possédaient certaines des compétences nécessaires pour le faire.

M.D. Teenstra a inclus quelques commentaires sur le sol de Saint-Martin dans son livre paru en 1837. Selon lui, les meilleures terres pour la culture de la canne à sucre se trouvaient dans les vallées et les parties plates des collines. Ces zones avaient un sol brun mélangé à du gravier, d'une profondeur de six à dix-huit pouces. Il a également indiqué que la terre était trop pierreuse pour être labourée, et gravement endommagée par le sel apporté par l'ouragan de 1819.

Au début des années 1950 à Saint-Martin, on analysait les sols grâce à des méthodes plus modernes. Comme avec la méthode proposée dans le cahier, on mesurait la quantité de matière organique et de carbonate de calcium. De nombreux autres attributs étaient également mesurés, comme le pH (le niveau d'acidité ou d'alcalinité) et les quantités d'azote et de phosphate. Un rapport a été publié en 1955 sur les sols de Saint-Martin et la géologie sous-jacente.

Les études de sol réalisées au 19ème siècle ont peut-être permis de décider quelle culture les personnes esclavisées étaient forcées de cultiver : le coton, la canne à sucre ou le tabac. Le rapport de 1955 a montré que les terres locales produisaient de bonnes récoltes pour l'alimentation des humains et une herbe abondante pour le bétail. Aujourd'hui on pourrait procéder à de meilleures analyses des sols, mais il y a beaucoup moins de terres cultivées. Les sécheresses fréquentes et les espèces animales envahissantes qui mangent les récoltes, comme les singes et les iguanes verts, constituent sans doute des défis plus importants que la qualité des sols.



Les incendies et la sécheresse peuvent révéler l'état des collines de Saint-Martin. Les forêts et les broussailles ont été coupées pour planter de la canne à sucre et d'autres cultures. Avec le temps, la couche arable s'est érodée en de nombreux endroits, laissant sur de nombreux versants de colline un pavé naturel, caché sous l'herbe pendant les mois de pluie.



22/ Doctor Griffin's receipt for Asthma
white nickor roasted and pulverized
as Coffee, a Table spoonful to a quart
of boiling water as a drink commonly
for the asthma.

Pills for costiveness
one grain of Ipecacuanna powder made
into a pill with 3 grains of Castille soap
and taken before each meal, or one pill
may be taken before dinner, and two
every night at bed time.

An excellent Salve for the cure
of any Ulcer.

Take the wild Tobacco juice
a tea cup full, a table spoon full
of rum a table spoon full of sugar,
a table spoonfull of lime juice
mixed together, and put in the
sun until it becomes a salve.

23

Cure for the locked jaw or Tetanus
make the wild Tobacco in a strong
bath, take out a little of it to make
injections which must be given frequent-
-ly, give the child 2 grains of Calomel
immediately with a grain of antimonial
powder, on the morrow give it 2 good
tea spoons of oil as it requires the bowels
to be well evacuated, take a good
piece of Camphor, a piece of opium, and
some candle grease well rubbed together
spread a plaster to go from the nape
of the neck down to cover the whole of
the spine, spread another to go from
under the throat to the temples, two
on the bottom of the feet, and two round
the rist over the pulse, the bath to be
repeated, five, or six times a day and
as often the injection repeated, the
belly band can be kept on if the

Remède contre le tétanos

Le tétanos est une maladie terrifiante causée par une toxine fabriquée par une bactérie. Elle provoque divers symptômes, notamment des spasmes musculaires qui peuvent être suffisamment forts pour briser les os. Cette maladie peut tuer, et par le passé elle a en effet beaucoup tué.

Avant la médecine moderne, le tétanos était fréquent dans les zones tropicales comme les Caraïbes. Peut-être la chaleur aidait-elle les bactéries du tétanos à rester vivantes lorsqu'elles étaient en dormance dans les sols tropicaux. Ou peut-être les gens avaient-ils simplement plus de contact avec la terre et plus de possibilités d'être infectés.

On trouve dans le petit cahier brun un remède contre le tétanos : « prendre un bain dans une eau avec une grande quantité de tabac sauvage, en prélever un peu pour faire des injections, qui doivent être administrées fréquemment. » Ce traitement à base de plante était associé à certains médicaments populaires à l'époque : « donnez immédiatement à l'enfant deux grains de calomel, avec un grain de poudre antimoniale. »

Ce remède reflète une autre terreur liée au tétanos : il tuait souvent des nourrissons. Au 19ème siècle, période à laquelle ce remède a probablement été consigné, on ne comprenait pas encore ce qu'étaient les germes. Il n'existait pas de vaccin contre le tétanos, et le cordon ombilical était souvent une zone d'infection. Aujourd'hui, le tétanos du nourrissons est beaucoup moins fréquent. La plupart des mères sont déjà vaccinées, ce qui confère une immunité aux nouveau-nés.

Le tétanos du nourrisson est généralement fatal au cours de la première ou des deux premières semaines. Il tuait les nourrissons de tous milieux sociaux, mais surtout les bébés des femmes esclavisées. Ces dernières n'avaient pas accès à de l'eau propre ou à des outils et des bandages propres pour couper le cordon ombilical et protéger la zone du nombril du nouveau-né. Les travaux agricoles les mettaient en contact avec la terre et le fumier d'origine animale qui servait

à fertiliser les champs. Or la terre comme le fumier pouvaient contenir des spores de tétanos.

Au moment où ce remède a été noté, environ un quart des bébés nés de mères esclavisées mouraient au cours de leurs premières semaines. Beaucoup d'autres mouraient en bas âge. Heureusement, la mortalité infantile dans les Caraïbes a diminué au cours des 150 dernières années. Aujourd'hui, sur certaines îles, elle est à peu près la même qu'en Europe ou en Amérique du Nord, mais sur d'autres elle est encore deux à dix fois plus élevée.

Le remède manuscrit contre le tétanos se poursuit avec toute une série d'autres mesures. De l'huile est ingurgitée pour vider les intestins. Du camphre, de l'opium et de la graisse de bougie sont mélangés et étalés le long de la colonne vertébrale, de la gorge aux tempes et autour des poignets. Le bain et les injections sont répétés cinq ou six fois par jour. « Faire asseoir l'enfant dans le bain jusqu'à ce qu'il semble malade au niveau de l'estomac, mais faire très attention à ce qu'il ne prenne pas froid. »

Est-ce que ce remède fonctionnait ? Probablement pas. Même aujourd'hui, il n'existe pas de remède contre le tétanos. La toxine produite par la bactérie du tétanos est l'une des plus mortelles et des plus puissantes au monde. De nos jours comme à l'époque, le traitement consiste en grande partie à soulager les symptômes pendant les mois de convalescence. Heureusement, aujourd'hui, nous sommes beaucoup moins susceptibles de contracter le tétanos.



Une première illustration médicale montre l'effet émétique (provoquant des vomissements) de l'antimoine. (Illustration par un artiste inconnu)



➤ *La Pluchea carolinensis est l'une des plantes indigènes de Saint-Martin connues sous le nom de tabac sauvage. Le tabac cultivé, Nicotiana tabacum, était également une culture importante à Saint-Martin et on peut encore le trouver à l'état sauvage dans certains endroits de l'île. (Illustration par N.L. Jacquin, 1786)*

Qui est qui

Les connaissances compilées dans ce cahier avaient de la valeur pour son auteur. Pour les chercheurs d'aujourd'hui, les interactions qui y sont mentionnées entre les personnes sont souvent tout aussi intéressantes. En effet, de nombreuses personnes figurent dans ce cahier. Certaines sont des patients, d'autres des médecins. Certaines sont des figures marquantes de l'histoire de Saint-Martin et d'autres resteront peut-être anonymes pour toujours.

Certaines de ces interactions nous rappellent qu'il y avait un patient derrière chaque traitement, comme la femme Judy qui apparaît dans le titre d'un remède : « Pour le mal de Ventre sec comme celui de la femme Judy ». D'autres font apparaître des noms de famille encore courants à Saint-Martin, comme lorsque des pilules ont été prescrites à I.D. Gumbes « pour agir sur le Foie ».

Certaines racontent une histoire de connexion inter-îles. Plusieurs remèdes sont transmis par un certain Dr. Griffin de Saint-Christophe, et un autre par le « Docteur français Laguionie ». Certaines de ces connexions nous aident à comprendre pourquoi l'île n'a jamais été ni très française ni très néerlandaise, sur un plan culturel. C'était une île anglophone, qui possédait des liens étroits avec les colonies anglaises voisines.

D'autres nous aident à situer le cahier dans l'histoire. Un traitement a été « recommandé pour l'homme Will appartenant au Domaine Mary's Fancy ». Cela laisse supposer que le cahier a été écrit à l'époque de l'esclavage.

Au début du cahier se trouve une liste de médicaments envoyés de New York à M. Lucas Percival. Né vers 1809 et mort en 1877, il est surtout connu pour avoir été propriétaire du Diamond Estate à Cole Bay. Juste après l'annonce de l'abolition de l'esclavage par les Français, 26 personnes esclavisées se sont échappées courageusement du domaine pour aller chercher la liberté de l'autre côté de la frontière.

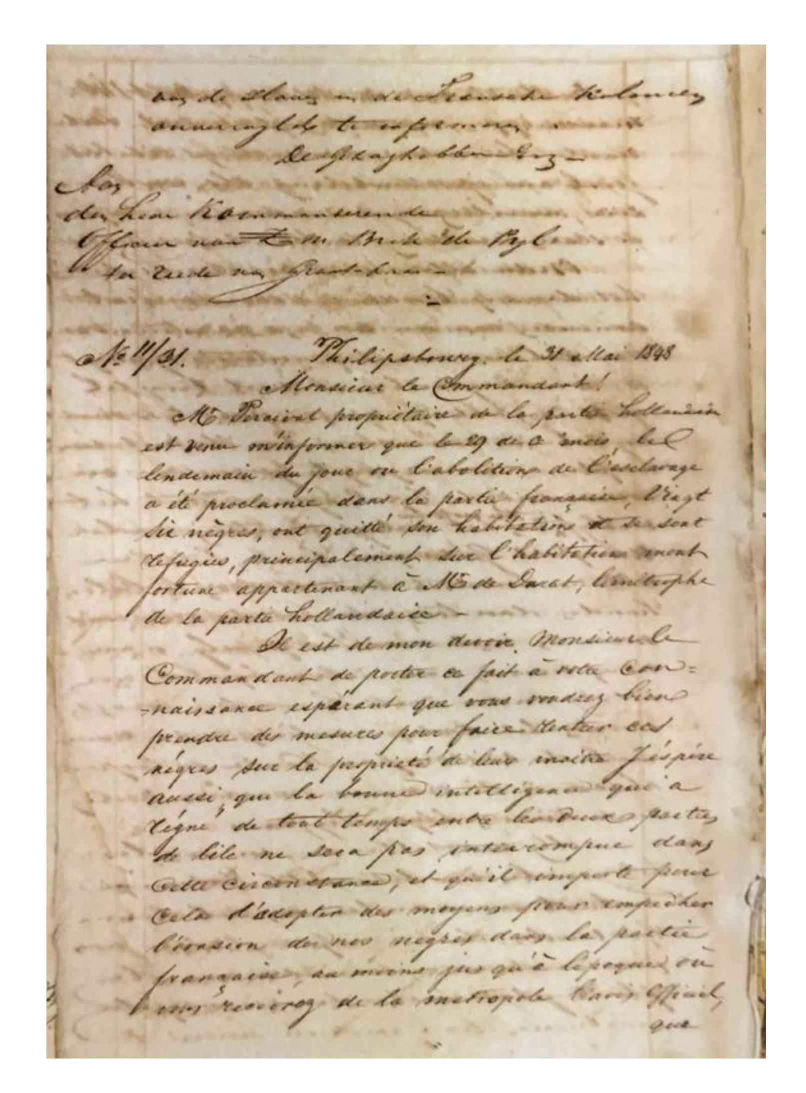
Cette évasion a montré que les esclavagistes du côté néerlandais ne pouvaient pas maintenir l'esclavage tel qu'il était. En raison de la résistance de personnes esclavisées et libres à Saint-Martin, ces esclavagistes ont été contraints d'apporter des changements bien avant que l'esclavage ne soit finalement aboli par les Néerlandais en 1863.

La plupart des remèdes présentés dans la première partie proviennent du Dr. Allaway. Peter Welles Allaway était un chirurgien qui avait acheté la Union Plantation à Colombier en 1832. Après l'émancipation française en 1848, le Dr. Allaway a été le premier planteur à signer un contrat avec des travailleurs libres. Bien qu'il ait été médecin, le contrat qu'il a établi comporte une clause précisant qu'il ne s'engage pas à fournir des soins médicaux aux travailleurs.

Le « Remède du Pasteur Hodge d'Anguilla pour la toux et la digestion » est noté comme « bon ». Il s'agit du Révérend John Hodge, qui a introduit le méthodisme à Anguilla et à Saint-Martin. C'était un homme libre de race mixte, né d'une mère noire et d'un père blanc. Il a également été le premier Antillais à être ordonné par l'Église méthodiste. À l'époque, il n'y avait pas de médecin à Anguilla, aussi les médicaments étaient-ils fournis par la Société Missionnaire Méthodiste et les soins donnés par les missionnaires.

Un autre nom trouvé dans le cahier n'est pas lié aux grands changements historiques du 19ème siècle à Saint-Martin, mais il reste important. En bas de page se trouve un petit remède : « Pilules (du Docteur Allaway) prescrites par lui à ma fille Anna Gumbes qui avait un catarrhe, une fièvre bilieuse persistante. »

Il s'agit de la seule référence directe à l'identité du premier auteur du cahier. Cela ne nous dit pas s'il s'agissait de la mère ou du père d'Anna. Jusqu'à présent, on n'a trouvé aucune trace d'Anna Gumbes, mais il se peut qu'elle figure quelque part dans des archives en attente d'être numérisées et mises en ligne.



No 11/31. Philipsbourg, le 31 Mai 1848
Monsieur le Commandant!
Mr Percival propriétaire de la partie hollandaise
est venu m'informer que le 29 de ce mois, le
lendemain du jour où l'abolition de l'esclavage
a été proclamée dans la partie française, vingt
six nègres, ont quitté son habitation et se sont
refugiés, principalement sur l'habitation [illegible]
fortune appartenant à Mr de Durat, limitrophe
de la partie hollandaise —
Il est de mon devoir, Monsieur le
Commandant de porter ce fait à votre con-
naissance espérant que vous voudrez bien
prendre des mesures pour faire rentrer ces
nègres sur la propriété de leur maître. J'espère
aussi, que la bonne intelligence qui a
régné de tout temps entre les deux parties
de l'île ne sera pas interrompue dans
cette circonstance, et qu'il importe pour
cela d'adopter des moyens pour empêcher
l'évasion de nos nègres dans la partie
française, au moins jusqu'à l'époque où
vous recevrez de la métropole l'avis officiel,
que

« Monsieur le Commandant ! » Cette lettre urgente du commandant néerlandais à son homologue français est datée du 31 mai 1848, trois jours après l'annonce de l'abolition de l'esclavage dans le côté français de Saint-Martin. Elle demande le retour de 26 personnes qui ont fui l'esclavage pratiqué au Diamond Estate de Lucas Percival pour chercher la liberté de l'autre côté de la frontière. En choisissant de prendre leur liberté, ces 26 personnes ont changé la nature de l'esclavage dans la partie néerlandaise de Saint-Martin pendant les quinze années qui ont précédé son abolition là-bas en 1863.

Ces lettres ont été ajoutées au registre international du programme « Mémoire du monde » de l'UNESCO le 30 octobre 2017. Soumises par Alfonso Blijden, archiviste de Sint-Maarten, elles figurent dans le registre mondial sous le titre Voie/Voix de la Liberté : une étude sur la façon dont les esclaves africains ont obtenu leur liberté sur l'île binationale de Sint Maarten/Saint Martin.

(Document des Archives du Gouvernement de Sint Maarten)

Rhumatismes et changement

Les 25 premières pages du cahier de remèdes manuscrit constituent un ensemble assez uniforme. Il y a quelques variations d'encre et d'écriture, mais l'écriture est en grande partie claire et lisible. À la page 26, on note un changement.

Une ligne en dents de scie d'un côté à l'autre de la page précède un « remède contre les Rhumatismes ». Les lettres sont soudainement irrégulières, comme écrites d'une main tremblante. Des taches sombres parsèment la page là où des gouttelettes d'encre sont accidentellement tombées.

Le remède lui-même est similaire à beaucoup de ceux qui précèdent. De la térébenthine brute, du savon de castille et du soufre sont mélangés et appliqués sur la plante des pieds. Mais il semble que ce soit les derniers écrits de cet auteur. Il est tentant de se demander s'il était vieillissant et souffrait de rhumatismes ou autre maladie.

À la page suivante, l'écriture est d'un tout autre style. Plusieurs remèdes contre la jaunisse y sont décrits, à base de concombre, de carotte et de « yellow doodle doo ». Il est impossible de dire combien de temps s'est écoulé entre chaque entrée.

La page qui suit commence par les mots « Pour mal de Gorge » et propose un remède contre le mal de gorge en français. L'écriture a de nouveau complètement changé. À partir de ce moment, le cahier est beaucoup moins ordonné. Des pages sont sautées et des entrées sont rayées. La langue passe fréquemment de l'anglais au français et vice-versa.

Bien que l'auteur ait changé, l'objectif du cahier est resté le même. La plupart des entrées répertoriaient des préparations médicinales récupérées auprès de médecins. Le reste était constitué d'éléments divers utiles ou importants.

Le cahier est passé d'une personne à l'autre, et ainsi les connaissance sont passées d'une génération à l'autre. À l'époque, les progrès médicaux et scientifiques étaient lents. Les remèdes qui avaient leur racines dans l'alchimie du Moyen-Âge persistaient jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent transformer notre compréhension de la maladie.

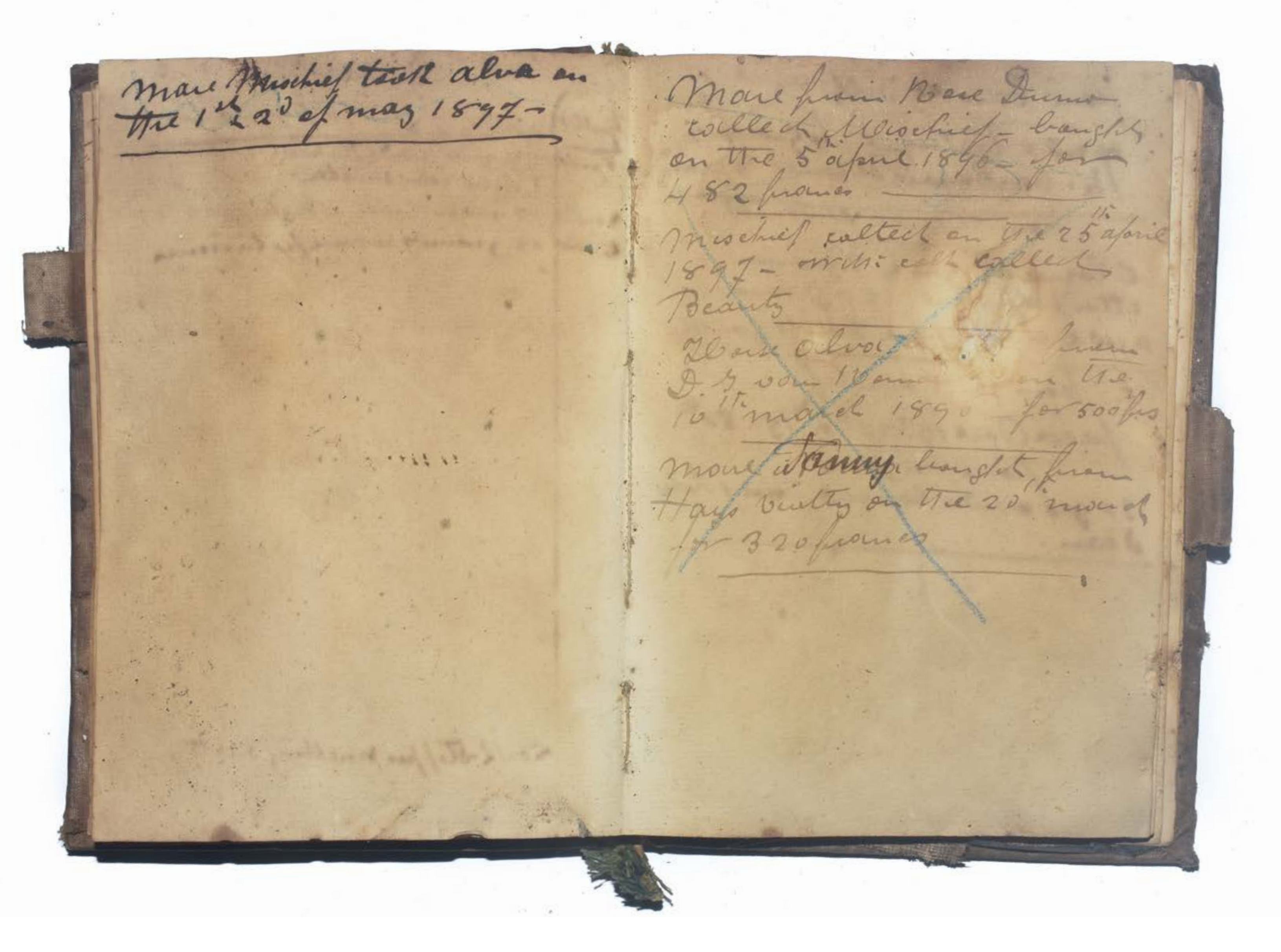
À Saint-Martin, la transmission des connaissances se faisait surtout oralement. La sagesse et les histoires étaient conservées dans les mémoires et partagées par la parole. Au fil du temps, la culture de Saint-Martin s'est développée grâce à ce processus. Dans ce petit cahier, nous pouvons la voir et la tenir entre nos mains. Elle est parvenue jusqu'à nous.



Les remèdes européens présentés dans le cahier ont été abandonnés il y a longtemps, mais de nombreuses traditions liées à la médecine par les plantes, transmises de bouche à oreille, sont encore vivantes aujourd'hui. Par exemple la sauge du Brésil, Lippia alba, est l'une des dizaines de plantes encore cultivées et utilisées à Saint-Martin. (Illustration par Pancrace Bessa, 1827)



Cette représentation de l'alchimie par un dragon à trois têtes est tirée du texte Splendor Solis de Salomon Trismosin, datant du 16ème siècle. Les trois têtes représentent le sel, le soufre et le mercure. De nombreux remèdes de ce cahier étaient encore conçus à partir de ces mêmes éléments et utilisaient des connaissances vieilles de plusieurs centaines d'années. Pourtant, beaucoup de gens en vie lorsque ce cahier était utilisé ont vu une bonne partie du 20ème siècle. Les changements dont ils ont été témoins à Saint-Martin ont sûrement été assez incroyables.



La jument Mischief

« La jument Mischief s'est accouplée avec Alva les 1er et 2 mai 1897 »

De nombreuses décennies s'étaient écoulées pour le petit cahier brun avant que la jument Mischief n'apparaisse dans ses pages. La première partie du cahier a été écrite au début du 19ème siècle, alors que les exploits sexuels de ce cheval ont été enregistrés à la fin du siècle.

La vie amoureuse d'un cheval peut sembler hors de propos dans un cahier qui servait essentiellement à enregistrer des remèdes médicaux. D'un autre côté, les chevaux étaient précieux et il était important de les accoupler. Ils transportaient des marchandises et des personnes dans toute l'île. Dans les plantations, ils tiraient des charrettes de canne à sucre ou des chargements d'autres cultures comme le tabac et le coton.

À Spring Plantation, site de la maison historique « The Old House », les archives montrent qu'il y avait à tout moment entre 3 et 20 chevaux entre la fin du 18ème siècle et le début du 19ème siècle. Il y avait plus de chevaux lorsque la plantation était rentable et moins lorsqu'elle ne l'était pas.

À la fin du 19ème siècle, bien après le pic de production du sucre, le nombre de chevaux sur l'île était sans doute limité. Ils étaient précieux et sûrement coûteux à importer. Dans le cahier, l'achat de Mischief est ainsi noté : « Jument de Rose Douma appelée Mischief achetée le 5 avril 1896 pour 482 francs. » Ce prix équivaudrait à deux ou trois milliers d'euros en monnaie d'aujourd'hui.

La lignée des chevaux a peut-être été notée pour éviter les croisements entre eux. Cela pouvait également aider les propriétaires à savoir quels couples avaient donné naissance aux meilleurs descendants. Ce cahier ne suggère pas

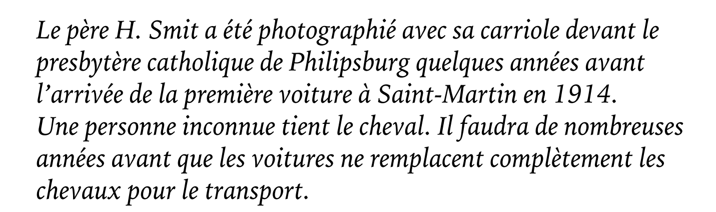
d'information concernant la généalogie de ses auteurs, mais il contient l'histoire familiale des chevaux : « Mischief a accouché le 25 avril 1897 – le poulain s'appelle Beauty. »

Mischief devait être un bon cheval : « la jument Fanny [a été] achetée à Hays Viotty le 20 mars pour 320 francs. » La pauvre Fanny ne valait que les deux tiers du prix de Mischief.

On peut également voir que Mischief a été accouplée avec Alva juste une semaine après avoir donné naissance à Beauty. Les juments sont généralement en chaleur environ une semaine après avoir donné naissance. Les accoupler pendant cette période donne au propriétaire la chance d'avoir un nouveau poulain chaque année. On ne sait pas ce qu'est devenue Mischief par la suite, mais elle a peut-être encore de la famille à Saint-Martin aujourd'hui.



Des juges évaluent des ânes lors de ce qui semble être un concours d'élevage. Pendant une grande partie du 20ème siècle, les terres qui n'étaient plus cultivées étaient utilisées pour l'élevage du bétail. Ces animaux étaient destinés à l'alimentation et au transport au niveau local, et étaient aussi exportés vers d'autres îles à des fins lucratives.



Le père H. Smit a été photographié avec sa carriole devant le presbytère catholique de Philipsburg quelques années avant l'arrivée de la première voiture à Saint-Martin en 1914. Une personne inconnue tient le cheval. Il faudra de nombreuses années avant que les voitures ne remplacent complètement les chevaux pour le transport.

Mais qui était I.D. Gumbes ?

Un index manuscrit en anglais sur la dernière page du cahier constitue pour l'utilisateur un guide rapide vers le contenu. La lettre F mène à trois remèdes différents pour la fièvre et un pour le « flux » (dysenterie). La lettre S correspond au « swelling » (gonflement), la lettre P aux pilules et au « poultice » (cataplasme). Le B renvoie aux maux de « belly » (ventre) et le W aux « worms » (vers).

Au milieu des lettres de l'index se trouve l'inscription IDG pour « pilules I.D. Gumbes (recette donnée par le Dr. Allaway) ». Un examen de la page 12 révèle qu'il s'agissait de pilules « to act on the Liver » (pour agir sur le Foie). Même dans cet index non conventionnel, il serait plus logique de les classer sous la lettre L pour le « liver » (foie).

Qui était I.D. Gumbes ? Cette personne était probablement riche. Les autres personnes désignées nommément dans le cahier étaient en majorité des propriétaires terriens. Ceux qui recevaient la plupart des soins médicaux européens à cette époque avaient de l'argent.

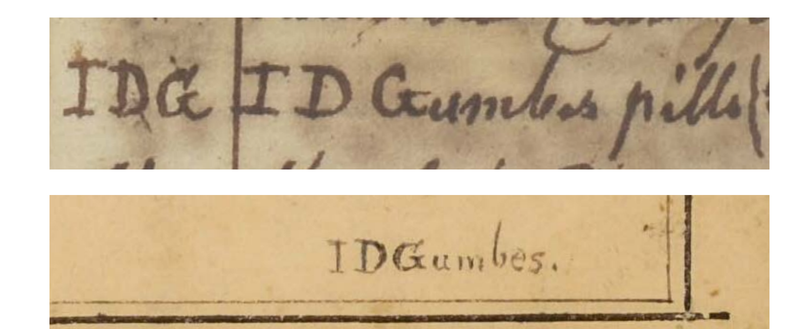
Comme beaucoup de personnes portant le nom Gumbes ou Gumbs, I.D. a pu avoir un lien avec Anguilla. Mais il ou elle a sûrement vécu à Saint-Martin pendant un certain temps. Il ou elle a reçu une prescription du Dr Allaway de Saint-Martin. L'auteur du cahier mentionne une prescription « pour ma fille Anna Gumbes » : I.D. pourrait donc être un de ses parents.

I.D. Gumbes a également dessiné une carte détaillée du Great Salt Pond et de la ville de Philipsburg en 1847. Son nom figure dans le coin inférieur droit de la carte. C'est une belle carte. Elle montre les plans d'un barrage en forme de croissant sur l'étang pour détourner des marais salants les eaux de pluie provenant des collines. Le texte sur la carte est écrit au crayon et à l'encre, en caractères d'imprimerie et en cursive. Serait-ce l'écriture de la même personne qui a

écrit l'écriture la plus propre et la plus soignée dans le petit cahier ?

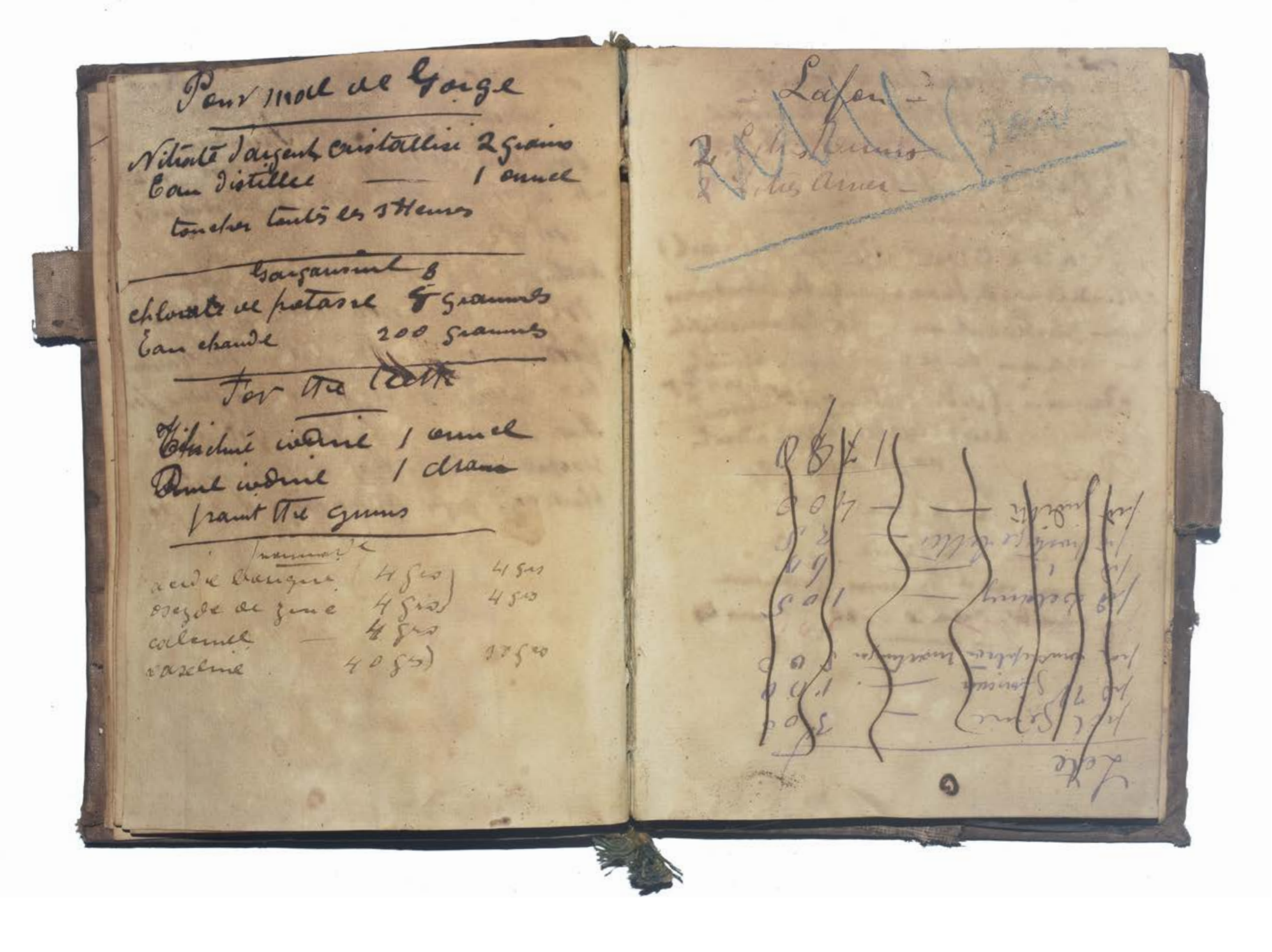
Bizarrement, il ne semble pas y avoir d'autre information concernant I.D. Gumbes. On ne trouve aucune trace de sa naissance, de son mariage ou de son décès du côté français. Les dossiers néerlandais consultables commencent plus tard, probablement après le décès de I.D. Mais, si les événements majeurs de sa vie se sont produits ailleurs, des dossiers pourraient encore exister quelque part.

Bien que cette personne ait probablement été riche et instruite, nous n'avons pratiquement aucune autre information sur elle. Si nous en savons si peu sur I.D., qu'en est-il des pauvres planteurs et des pêcheurs ? Qu'en est-il des personnes esclavisées qui constituaient la majorité des Saint-Martinois ? À mesure que de plus en plus de documents seront numérisés et partagés, nous en apprendrons certainement davantage sur la vie à Saint-Martin il y a 200 ans. Mais d'innombrables histoires ne seront jamais racontées.



Une belle carte de Philipsburg et du Great Salt Pond, datant de 1847, est le seul document trouvé jusqu'à présent qui mentionne I.D. Gumbes, à part le cahier lui-même.

Après le déclin de l'industrie sucrière à Saint-Martin, la production de sel constituait l'activité principale. De nombreux plans ont été élaborés pour augmenter la production et l'efficacité au Great Salt Pond. La carte marquée du nom de I.D. Gumbes montre un barrage (en rouge) protégeant l'étang de l'eau de pluie. Les pluies de la saison sèche pouvaient ruiner la récolte de l'année en diluant les marais salants avant qu'ils n'aient le temps de sécher suffisamment pour produire le sel.



Les années françaises

Ce remarquable petit cahier a été protégé et sauvegardé pendant environ 200 ans. Comme beaucoup d'autres du même genre, il a été transmis d'une personne à l'autre. Souvent, ces cahiers historiques passent de génération en génération au sein d'une même famille. Chaque nouvelle génération peut adapter ou commenter les remèdes précédents. Ce cahier a eu plusieurs auteurs, mais nous ne connaissons pas la relation entre eux. Il n'existe pas non plus de commentaires sur les entrées précédentes.

Après 27 pages écrites en anglais, l'écriture change. 16 autres pages de remèdes sont rédigées dans un style différent, principalement en français. Cette section commence par un remède « Pour mal de Gorge » et se termine par une recette de « Collyre » (gouttes pour les yeux). Les gouttes pour les yeux semblent contenir du soufre, ce qui brûlait les yeux. Mais elles contiennent également de la cocaïne pour que le patient ne sente pas la brûlure.

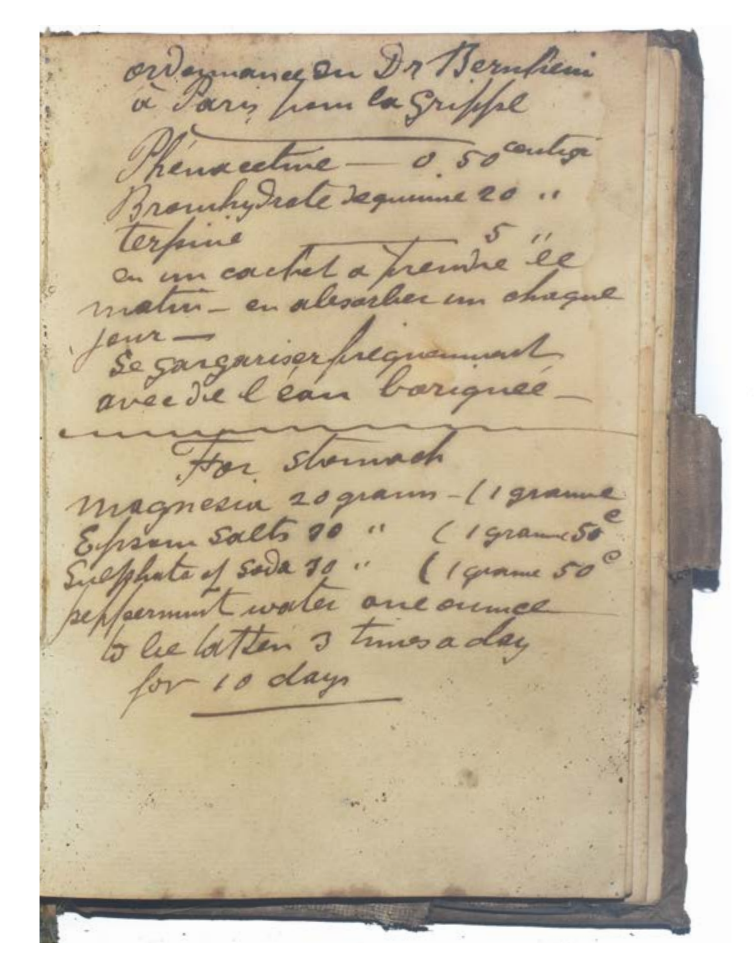
Dans cette section, les entrées sont plus difficiles à lire et présentent moins d'uniformité. Il est possible qu'elles proviennent de personnes différentes, car l'encre, le style et même la langue changent. Un remède en anglais, « Pour le mal de gorge putride », apparaît après de nombreuses pages en français et est lui-même suivi d'autres remèdes en français. Des pages sont sautées et, dans certains cas, les remèdes sont inclus sans mention de ce qu'ils sont censés traiter.

Les remèdes présentés dans cette section semblent provenir d'au moins six médecins. Il serait assez surprenant que six médecins aient exercé à Saint-Martin à la fin du 19ème siècle. C'était après l'effondrement de l'industrie sucrière et le départ de la plupart des planteurs de l'île. Il est possible qu'un certain nombre de médecins aient séjourné sur l'île pendant plusieurs années et que ces remèdes aient été collectés de cette façon. Les aller-retours entre l'anglais et le français pourraient également refléter la langue parlée par le médecin prescrivant le remède.

Un remède contre la grippe est attribué à un médecin « à Paris ». Cela peut signifier que le remède provient d'un ouvrage écrit par un médecin parisien. Peut-être que certains des autres médecins de cette section n'exerçaient pas sur l'île, mais avaient publié leurs remèdes. Si c'est le cas, cela pourrait indiquer le passage d'un système à un autre : de l'apprentissage direct des remèdes par un médecin au début du 19ème siècle à l'accès à des documents imprimés à la fin du siècle.

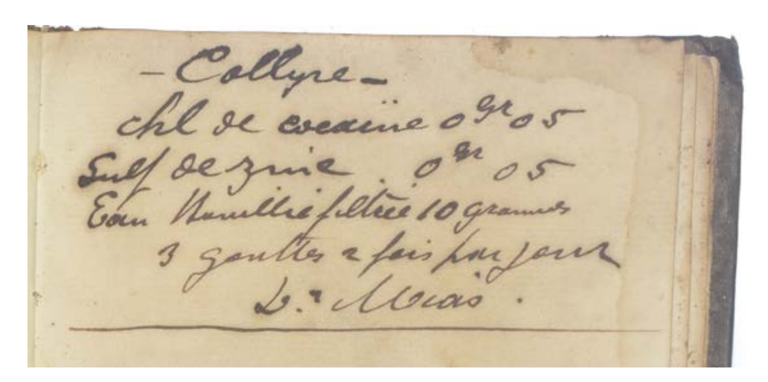
Bien que plus difficile à déchiffrer, cette section du cahier offre certainement plus d'informations sur la vie sur l'île et les soins de santé à l'époque. En la comparant à la première partie du cahier, nous en apprendrons peut-être davantage sur la différence des conditions de vie entre la fin de l'esclavage et le début de la période traditionnelle. Ce petit cahier, qui nous a donné tant d'aperçus sur l'histoire et la culture, a d'autres trésors à nous offrir.

➤ *Sur une même page de la dernière partie du cahier, on trouve un remède en français contre la grippe, délivré par un médecin parisien, et un remède en anglais « Pour l'Estomac ».*



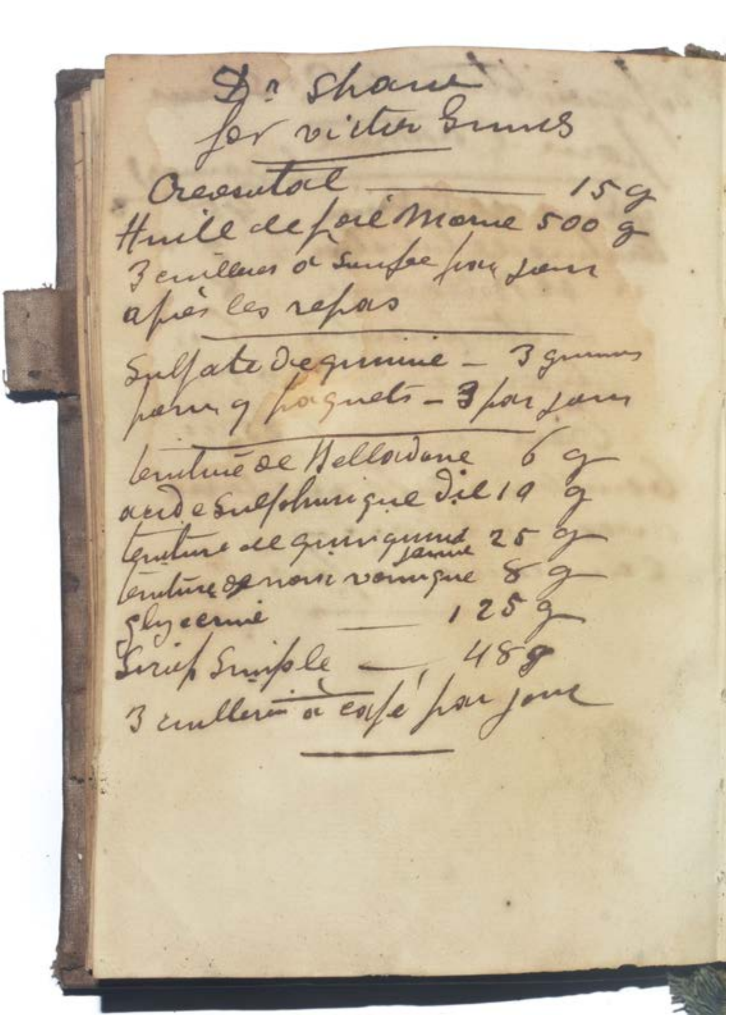
ordonnance du Dr Bernheim
à Paris pour la Grippe
Phénacétine — 0.50 centigr
Bromhydrate de quinine 20 "
terpine 5 "
en un cachet à prendre le
matin — en absorber un chaque
jour —
Se gargariser fréquemment
avec de l'eau boriquée —

For stomach
Magnesia 20 gramm — (1 gramme
Epsom salts 10 " (1 gramme 50c
Sulphate of soda 10 " (1 gramme 50c
peppermint water one ounce
to be taken 3 times a day
for 10 days



— Collyre —
chl de cocaïne 0gr 05
Sulf de zinc 0gr 05
Eau distillée filtrée 10 grammes
3 gouttes 2 fois par jour
Dr Moias

Une recette française de gouttes pour les yeux semble inclure un composé soufré. Ces gouttes pour les yeux seraient sûrement douloureuses si elles ne contenaient pas également un anesthésique, la cocaïne.



Dr Shaw
for victor Gumbs
Créosotal — 15 g
Huile de foie morue 500 g
3 cuillères à soupe par jour
après les repas

Sulfate de quinine — 3 grammes
pour 9 paquets — 3 par jour

teinture de belladone 6 g
acide sulfurique dil 19 g
teinture de quinquina jaune 25 g
teinture de noix vomique 8 g
glycérine — 125 g
Sirop simple — 48 g
3 cuillerées à café par jour

Ce remède d'un certain Dr. Shaw est écrit en français. L'écriture n'est pas facile à lire, mais le remède pourrait être « pour Victor Gumbs ». Si c'est le cas, cela peut être le signe que le cahier est resté dans la famille. Les variations dans l'orthographe des noms, comme Gumbes et Gumbs, étaient courantes à l'époque. Victor Gumbs pouvait très bien être un descendant d'Anna ou I.D. Gumbes.

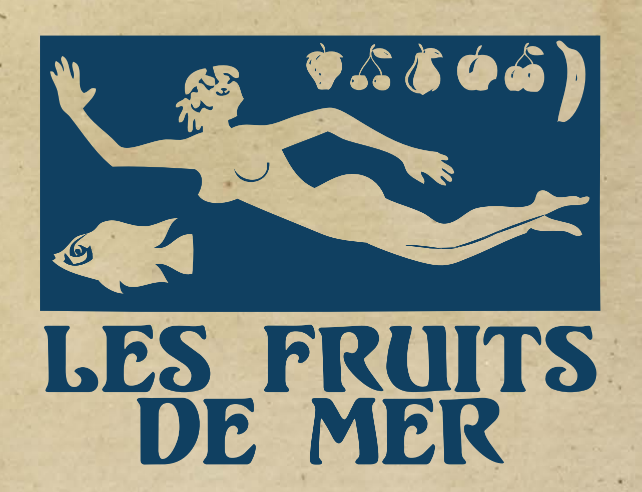
Ce livre a été conçu comme un compagnon de l'Amuseum Naturalis, le musée gratuit de la nature, du patrimoine et de la culture de Saint-Martin. L'Amuseum et ce livre ont été créés par l'association Les Fruits de Mer.

Nous remercions les auteurs du cahier et les générations de Saint-Martinois qui l'ont protégé des nombreuses tempêtes et autres difficultés inconnues. Nous remercions en particulier le regretté Pierre Beauperthuy pour le soin qu'il a pris de ce petit cahier et pour son dévouement à l'histoire, au patrimoine, à la culture et au peuple de Saint-Martin.

Les Fruits de Mer est une association à but non lucratif basée à Saint-Martin, dont la mission principale est de sensibiliser à la nature, à la culture et au patrimoine. De son action sont nés un musée gratuit, des publications, un programme pédagogique, des films et des événements publics. Pour en savoir plus, consultez lesfruitsdemer.com et amuseumnaturalis.com.







Au 19ème siècle, sur l'île de Saint-Martin, un auteur inconnu a consigné des remèdes et autres informations utiles dans un petit cahier. Préservé pendant quelque 200 ans, après avoir survécu aux ouragans et autres calamités, ce cahier de remèdes offre une fenêtre unique sur la vie de l'époque à Saint-Martin. Page après page, plongez dans ce cahier extraordinaire et partez pour un voyage de découverte.

LES FRUITS DE MER

9 798582 601265